

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE **F** R A N C E

LAÏCS EN MISSION

mai - juin 1995

35 F

Famille en banlieue

Histoire de jeune,
... dans l'histoire d'un peuple

L'équipe de Chambéry

"Marie du Samedi Saint"

172

172. 1995

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Edito	Le comité de rédaction	p. 1
Famille en banlieue	Jacqueline & Vincent PLAZY	p. 3
En mission... l'emploi, l'entreprise, le droit	François FOUCQUART	p. 13
Histoire de jeune, dans l'histoire d'un peuple	Cécile CHAVANNE	p. 19
Itinéraires variés		p. 25
Retrouver les sources	Nicolas RENARD	p. 35
L'équipe de Chambéry		p. 41
La vocation	Marie-Thérèse WEISSE	p. 53
Marie du Samedi Saint	Christiane HOURTICQ	p. 61
SOURCES	Celse - Origène	p. 67
UN LIVRE - UN AUTEUR		
<i>Solidarité, l'avenir d'un héritage</i> de J. MILHAU		p. 72
EN LIBRAIRIE	Jean GIARD	p. 77

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

En publiant, fin 94, un numéro consacré aux ministères ordonnés, nous avons annoncé une prochaine parution concernant les laïcs.

Soignons-nous encore prisonniers d'une problématique des années 50 : rendre au prêtre ce qui est au prêtre et au laïc ce qui est au laïc, dans une sorte de face-à-face clos, selon une théologie de la "balance" où il faudrait reprendre à l'un, ce qu'on donne à l'autre ? Le contenu des pages qui suivent suffit en tous cas à montrer l'aspect caduc d'une telle approche.

Il témoigne d'abord d'un fait : dès ses débuts et jusqu'à aujourd'hui, la Mission de France a rencontré des laïcs partageant de plain-pied son intuition missionnaire. Les témoignages qui sont publiés dans ce numéro permettent de cerner la genèse et la portée de cette rencontre. Venus d'horizons divers, insérés de façon multiple, c'est à partir de leur terrain de vie quotidienne, des enjeux ressentis et des questions perçues que ces hommes et ces femmes se sont proposés pour cheminer avec la Mission de France.

Reconnaissons-le humblement, nous n'avons pas toujours pu ni su accueillir et prendre la mesure de la qualité et de la densité de ces vies parfois toutes simples.

Nous ne l'avons pas toujours pu, car, définie constitutivement comme un corps de ministres ordonnés, la Mission de France ne

dispose pas de modèles immédiatement disponibles pour “intégrer” les laïcs. Paradoxalement, cet handicap est une chance, il nous empêche de répondre en terme de “tâches” à une question posée en terme de “vocation”.

Nous ne l’avons pas toujours su, car nous héritons de longs siècles, où les prêtres ont multiplié les cumuls : ils ont été diacres, enseignants, aumôniers, catéchètes. C’est dans cet univers mental qu’a été fondée la Mission de France. Et la révolution culturelle opérée par Vatican II continue à se heurter à ce lourd héritage.

Un retour sur la situation de l’Eglise avant le régime de chrétienté peut nous éclairer. Certes, l’Eglise était déjà organisée, mais en des ordres très variés et complémentaires : aux ordres épiscopal, presbytéral et diaconal s’ajoutaient ceux des catéchumènes, des didascales, des vierges, des époux, des veuves... Toute une innervation d’un peuple chrétien qui n’était pas encore engoncé dans le “tout sacerdotal”. L’Eglise des premiers siècles se situait dans un monde païen, non-chrétien. Elle se pensait comme un corps animé par l’Esprit, collectivement convoqué au discernement et au témoignage, pouvant aller jusqu’au martyre.

Alors que nous pressentons une sortie de la chrétienté, il serait vain de penser qu’une simple réorganisation suffise ou qu’un retour à l’âge d’or des origines soit possible. L’organisation n’est jamais en effet que la traduction d’une identité, c’est-à-dire d’une façon d’être, de se situer et de se penser dans le monde. Dans les pages qui suivent se profile un rapport neuf au travail, à la famille, au quartier, à la cité, à l’équipe, à l’Eglise. L’Esprit a toujours précédé les structures. Avançons donc sur le fond, et les formes suivront.

Le comité de rédaction

Famille en banlieue

Jacqueline & Vincent PLAZY

Jacqueline et Vincent avec leurs enfants, Mélanie, Claire et Etienne ont rejoint les Minguettes. Ils sont membres de l'association Galilée, partenaire de la Mission de France (voir page 78). Une réalité familiale au coeur de la banlieue, un goût d'Évangile partagé...

«C'est une certitude étonnée qui nous surprend et nous fait vivre. Aujourd'hui toujours l'amour fait rouler les pierres pour libérer la vie.»

Cette phrase écrite peu de temps après notre rencontre et la naissance de notre amour est toujours d'actualité !

Dix ans ont passé... Pour rendre compte de ce petit bout d'itinéraire, nous ferons un bref historique, puis nous vous invitons à bord de notre train de vie en partageant ce que nous vivons aujourd'hui...

Depuis sept ans, nous habitons à Vénissieux, dans le quartier Léo Lagrange, sur le plateau des Minguettes. Nos trois enfants, Mélanie, Claire et Etienne, (âgés de 7, 5 et 2ans1/2) ont toujours vécu ici. Et nous attendons la naissance, en Août, de notre quatrième enfant !

Ce lieu d'habitat résulte d'un choix. Ce choix n'est pas dû au hasard, il est certainement le fruit d'une histoire commune où nous avons cru reconnaître les traces d'un chemin possible pour vivre, avec d'autres, l'aventure d'un amour.

Nous avons commencé notre vie de couple à Paris où Vincent effectuait son service civil à la CIMADE et où Jacqueline travaillait avec des adultes handicapés.

Durant ces deux années parisiennes, nous découvrons la Mission de France à travers une vie d'équipe et des liens d'amitié noués avec des prêtres et des laïcs qui éclairent notre chemin par leur témoignage de foi, leur souci des plus démunis et d'un dialogue avec ceux qui sont éloignés de l'Eglise. Lors de notre mariage, en Avril 87, nous exprimons notre désir d'oeuvrer dans et pour une Eglise ouverte, suffisamment forte pour être interpellée, façonnée par tous ceux qui la constituent, une Eglise ouverte, en fidélité à l'Evangile, à tous ceux qui cherchent dans ce monde, au-delà des lois et des normes, des signes d'espérance.

A Paris, nous sympathisons avec une famille habitant dans la loge du gardien au pied de notre immeuble : une seule pièce pour quatre personnes ! Un vendredi soir, nous apprenons que l'avis d'expulsion vient de tomber sur cette famille sommée de quitter les lieux avant le lundi suivant ! Aussitôt, avec eux, nous tentons l'impossi-

ble pour enrayer cette mesure d'expulsion; mais nous ne pouvons rien faire en un week-end ! Le lundi, nos voisins sont mis dehors. Que sont-ils devenus ? Que sont devenus leurs enfants cachés, retirés de l'école, par crainte d'un placement ? Nous ne le savons pas, mais nous nous souvenons des paroles de leur mère qui font écho à celles que nous avons déjà entendues au sein du Mouvement ATD Quart Monde : *«Je ne veux pas avoir la honte. Je veux que mes enfants apprennent, qu'ils vivent bien, je ne veux pas qu'ils aient la honte.»*

En Mars 87, nous débarquons à Lyon où nous démarrons tous les deux un travail à temps plein. Peu de temps après notre arrivée à Lyon, nous prenons contact avec la Maison Quart Monde et participons aux Universités Populaires, temps de réflexion, de connaissance et d'expression des familles touchées par la misère, partagé avec ceux qui se font solidaires pour lutter contre l'exclusion liée à la grande pauvreté.

Nos engagements antérieurs avec ATD nous avaient permis de commencer à percevoir ce que signifiait cette solidarité

avec les plus pauvres et à quoi elle pouvait engager.

Nous saisissons mieux alors l'expression des difficultés et des espoirs de chacun. L'épisode de l'expulsion dont nous avons été les témoins impuissants reste gravé en nous et nous retrouvons là des hommes, des femmes, des enfants, confrontés aux mêmes galères de la vie. Nous vivons cette rencontre comme un appel à bouger pour devenir plus proches d'eux.

Alors que nous attendons la naissance de Mélanie, nous exprimons notre souhait de rendre plus présent notre engagement dans la vie quotidienne. Aidés par Xavier, volontaire-permanent d'ATD, nous prenons le temps de mûrir cela jusqu'à notre décision de faire le choix d'une certaine coupure qui se traduit ainsi : déménager pour aller vivre aux Minguettes, dans un quartier où vivent certaines familles rencontrées aux Universités Populaires; participer à la vie du quartier pour mieux connaître les habitants et l'environnement de ce quartier; opter pour une certaine disponibilité par rapport à nos activités professionnelles.

Concrètement, Vincent travaille à temps partiel avec des jeunes et des adultes demandeurs d'emploi qui suivent des stages de formation professionnelle et il consacre deux jours par semaine à différentes actions d'ATD, comme bénévole. Jacqueline ne reprend pas son travail d'éducatrice spécialisée après la naissance de Mélanie mais démarre une formation théologique à 1/2 temps à l'IPER de Lyon.

Ce choix s'accompagnait du choix de vivre avec des revenus limités. Ceci nous paraissait important pour être plus vrais dans notre démarche, par rapport à nous-mêmes et à ceux que nous rencontrions.

En Août 1988, nous franchissons, avec Mélanie qui a cinq mois, le pont sur le Rhône qui sépare l'Ouest de l'Est Lyonnais et nous nous "installons" aux Minguettes, "heureux d'engager cette démarche en ayant conscience que ce que nous allons vivre nous mènera sur des chemins jusqu'ici inconnus."

Voilà maintenant sept ans que nous vivons ici, avec simplement un déménage-

ment d'une barre à sa voisine de la même rue pour offrir un peu plus d'espace à la famille grandissante. Notre présence ici a pris des formes diverses, elle s'est transformée, dans la durée, avec les événements, les personnes rencontrées, les lieux fréquentés. Elle s'inscrit dans la vie de famille, avec nos enfants, leurs émerveillements, leurs questions.

Nous avons d'abord passé du temps à découvrir le quartier et ses habitants, en vivant la vie de tous les jours : échanger quelques mots avec les voisins, aller à la crèche avec les enfants, faire les courses dans la galerie marchande, remplir notre panier au marché du samedi, sentir une ambiance et nous en laisser imprégner... Nous voulions prendre le temps d'arriver, de nous ancrer dans le quartier, d'enraciner notre démarche.

Peu à peu, nous avons découvert d'autres façons de vivre, de penser, de croire, d'autres repères, d'autres cultures...

Nous avons été confrontés à un milieu pluri-culturel et au monde ouvrier que nous connaissions peu. Cette confron-

tation nous invite toujours à une ouverture très riche qui demande du temps pour se connaître et partager.

Durant nos deux premières années aux Minguettes, nous sommes restés plus proches des familles du quart-monde. Il a fallu du temps, presque une année, pour que la confiance s'établisse avec des familles que nous ne connaissions que par les Universités Populaires.

Nous avons pris le temps de nous voir et de mieux nous connaître, nous découvrir les uns les autres, ouvrir notre porte et être accueillis, nous retrouver autour d'une même table pour partager le repas et l'après-midi du samedi !

Les liens se sont approfondis avec les événements de la vie : un mariage, le placement d'un enfant, un déménagement, partager l'attente de la naissance de Claire avec une famille dans la même attente d'un enfant... Les liens déjà créés ont rendu possible le partage de ces temps de souffrance ou de joie, ainsi que l'expression d'une solidarité effective dans les épreuves traversées par l'une ou l'autre famille... Nous voulions bâtir ensemble une relation qui permette à chacun de grandir.

En 1991, Vincent a repris un travail à plein temps dans un quartier d'habitat social d'une commune voisine où il était chargé d'animer et de coordonner une opération de développement social urbain ; Mélanie allant à l'école, Jacqueline a tissé des liens plus serrés avec les voisins d'allée, avec les mamans croisées plusieurs fois par jour sur le chemin de l'école...

Mélanie, Claire, puis Etienne ont joué un rôle important dans cette longue mais nécessaire approche les uns des autres pour entrer en relation et bâtir une confiance. Car il faut du temps pour que chacun accepte de sortir de lui-même et livre à l'autre sa parole et son écoute, et les enfants établissent des passerelles bienvenues entre adultes.

Nous avons appris à "perdre du temps" en prenant le temps, ne pas tout planifier, laisser des blancs dans l'agenda pour mieux être à l'écoute de la vie : boire un café pour le plaisir de la convivialité, bavarder à la sortie de l'école, se joindre à une partie de boules... Nous n'avons pas acquis une fois pour toutes cette disponibilité en temps et en esprit; elle se présente

toujours comme un apprentissage à faire, une difficile exigence.

Nous avons appris la valeur d'un service demandé :

Avec Nicole à qui nous avons demandé, après deux années de "bonjour, bonsoir", d'aller chercher nos enfants à l'école de temps en temps. A partir de là, un dialogue a pu se nouer, nous avons franchi le seuil de sa porte et nous sommes entrés dans le réseau complexe des alliances de voisinage ; au gré des rencontres, nous avons perçu les difficultés de sa famille, son désarroi face à ses enfants en échec scolaire ; ensemble, nous avons appris à mieux nous comprendre et à bâtir des liens d'entraide.

Avec Bernadette et Laurent, aussi, avec lesquels nous échangeons les gardes d'enfants, les coups de main du quotidien, jusqu'au partage des soucis, des joies, de ce qui nous fait vivre.

Nous avons pris conscience aussi de nos modes de vie, de nos rythmes, et de nos façons d'être, de penser, de vivre, tellement différents malgré tout !... La façon dont nous envisageons l'éducation des en-

fants, la vie de famille, le temps des loisirs, des vacances... Nous avons été frappés, un été, d'être les seuls de l'allée à partir en vacances, alors que d'autres familles avaient les moyens de le faire.

Peu à peu, nous nous sommes laissés transformer, en apprenant à connaître nos voisins, en nous affirmant autres qu'eux et autres de ce que nous étions auparavant.

Nous nous sommes davantage ancrés dans notre quartier, nous faisant plus proches de nos voisins immédiats qui se sont assurés que nous allions durer : «*Vous n'allez pas partir ?*» demande Nicole au moment où les liens s'affermissent. Une histoire vient à s'écrire, qui a demandé une longue introduction. Une histoire à vivre comme on fait route ensemble...

Nous sommes devenus partie prenante de la vie du quartier, notamment en participant à certaines associations et structures collectives qui animent et organisent la vie du quartier et de ses habitants : école, conseils de quartier organisés par la municipalité, crèche parentale offrant la possibilité pour les parents de différentes origines de se retrouver avec leurs tout-

petits, Boutique de Droit où Jacqueline s'implique dans des actions de médiation au service d'habitants...

Notre présence dans ces lieux nous paraît nécessaire dans la mesure où elle manifeste notre intérêt pour ce qui se vit là et notre volonté d'agir pour un mieux vivre pour tous.

Depuis notre arrivée aux Minguettes, nous participons à la vie de la paroisse et de la communauté chrétienne. Jacqueline a accompagné une équipe de jeunes d'aumônerie durant trois ans, et une personne se préparant au sacrement de l'eucharistie; Vincent participe à un groupe Chrétiens-Musulmans. Nous aimons célébrer l'eucharistie, même irrégulièrement, avec cette communauté riche en couleurs et en vitalité.

Fin 1992, suite à une journée de "rentrée" des paroisses de Vénissieux, nous décidions, avec d'autres chrétiens habitant notre quartier, d'inviter quelques voisins à se rencontrer autour d'un goûter de Noël "pour mieux se connaître et partager un temps de fête". En révélant notre identité de chrétiens, à ce moment-là, nous

avons rendu possible le partage de ce qui ne pouvait, jusqu'alors, se dire qu'à demi-mot.

Cette invitation devint alors une invitation à parler et à se dire les uns aux autres qui nous étions, nos questions, nos attentes, notre recherche de sens, et la place ou la non-place dans notre vie de la foi, la religion, la croyance...

Nous avons eu besoin de quatre années de partage de la vie dans son quotidien le plus banal et le plus précieux, pour oser franchir ce seuil. Et la fête, comme les rencontres qui ont suivi, fut un temps fort pour nous tous qui sommes confrontés aux problèmes de drogue et de délinquance dans le quartier, de chômage, de logement, d'éducation des enfants, et trop souvent à notre impuissance face à des situations d'exclusion ou de violence... Un temps fort pour se dire et manifester notre désir d'être bien ensemble.

Aujourd'hui, certains sourires échangés sont pleins de ce qui s'est vécu à ces moments privilégiés.

D'autres rencontres ont vu le jour l'an passé, notamment au sein d'un petit groupe avec des habitants d'un quartier voisin où habitent Serge et Daniel, prêtres

de la Mission de France. Et nous devons certainement inventer encore, chercher ensemble des chemins d'humanité qui conduisent chacun à s'aventurer vers ses sources de vie.

Nous voici donc en Avril 1995. Vincent vient de changer de travail.

Il travaille désormais à la Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion, organisme créé à l'initiative d'ATD et chargé de mieux connaître les processus de précarité ainsi que les populations confrontées à la grande pauvreté. De nouveau, il a opté pour un travail à temps partiel (70%).

Nous souhaitons pouvoir travailler tous les deux à temps partiel après la naissance de notre quatrième enfant. C'est un choix que nous avons mûri ensemble en même temps que se faisait plus présent notre désir d'accueillir un nouvel enfant. Nous prenons le risque, aujourd'hui, de faire le pari du partage du travail. Nous sommes conscients de notre chance de pouvoir faire ce choix, nous en avons accepté les conséquences sur le plan financier. Nous voulons préserver cette part de liberté qui nous permet de prendre le

temps de goûter la vie, de nous rendre plus présents les uns aux autres et de vivre l'ici et maintenant là où nous avons les pieds et le coeur. Nous tenons à garder cette possibilité de nous ouvrir à d'autres sollicitations, le moment venu. Nous nous laissons guider par notre désir, pour nous et nos enfants, de vivre heureux, passionnés de la vie.

Nous restons, pour l'instant, dans ce quartier des Minguettes que nous aimons. Nous nous sentons liés, attachés aux gens qui vivent ici... ces compagnons d'existence devenus proches par la force des solidarités quotidiennes..., ces proches devenus amis quelquefois... Tant que nous vivons ici, notre destin et celui de nos enfants est lié à celui de la plupart de nos voisins qui n'ont pas choisi ce lieu d'habitat et sont contraints, par nécessité, de rester ici. Et ce "vivre avec" dans le quotidien de la vie, que nous avons choisi, est exigeant : il ne s'agit pas simplement d'habiter un appartement de la ZUP mais de vivre immergés dans ce quartier en étant présents dans les lieux et les temps où se joue quelque chose de la vie. Vivre là où vivent ceux dont nous voulons nous faire proches.

Ce "vivre avec" est exigeant car il nous fait aussi côtoyer des gens dont nous ne pouvons accepter l'attitude, les propos ouvertement racistes, le mépris à l'égard de l'étranger ou de celui qui est hors-norme. Pour nous qui sommes ici avec la volonté de vivre des solidarités avec les gens quels qu'ils soient, c'est une expérience difficile et décapante de se trouver aux côtés de personnes qui fonctionnent sur le mode du rejet.

Nous faisons l'âpre expérience d'une réalité bien présente dans les banlieues : celle de ces populations françaises, souvent en situation précaire, qui excluent les immigrés ou ceux qui présentent une différence considérée comme dangereuse. Face à cela, nous sommes obligés de prendre parti quitte à être, à notre tour, maintenus à distance par ceux dont nous aurions voulu être proches et qui habitent parfois la même allée...

Nos enfants vont à l'école du quartier, abandonnée par ceux qui ont peur du faible niveau scolaire et du trop grand brassage ethnique. Nous croyons pourtant que leur réussite est aujourd'hui possible si nous nous mobilisons avec eux pour déve-

lopper leur goût d'apprendre et pour les aider à grandir humainement.

Poussés par ce désir de voir les enfants réussir, nous prenons part au travail engagé par des parents et des professionnels afin de donner aux familles la possibilité de devenir pleinement partenaires de l'école et de soutenir les enfants pour mener à bien leur scolarité. Nous mesurons notre chance d'avoir rencontré ces acteurs de terrain qui refusent de se soumettre au fatalisme. Et nous croyons que ce travail mené ensemble peut porter ses fruits.

Nous sommes heureux de voir nos enfants s'épanouir, rire, et découvrir la vie et le monde à travers la multiplicité des visages rencontrés : ils ont leurs racines dans ce quartier où ils vivent l'essentiel de leur vie. Ils donnent une grande place aux copains avec lesquels ils font l'apprentissage de la différence et du respect.

Ceux qui vivent dans un autre environnement, les enfants de nos amis ou leurs cousins, comptent beaucoup pour eux. Pour nous aussi. Nous avons besoin de ces espaces, de ces temps de détente, d'amitié et de partage hors de

notre quartier ; ils sont nécessaires à l'équilibre de chacun.

Sur ce chemin, notre lien avec la Mission de France et notre appartenance à Galilée comptent pour nous. Il est important de nous savoir dans cette solidarité d'appartenance dans la mesure où elle signifie que nous entrons dans une histoire déjà engagée par des hommes et des femmes, prêtres ou laïcs, qui acceptent de risquer ce qu'ils sont pour répondre à un appel ressenti comme appel de Dieu pour la mission.

Nous nous sentons à notre tour appelés à participer à la recherche de nouveaux signes, de nouveaux liens, de nouvelles solidarités pour être témoins de l'Évangile, message d'amour pour tous les hommes, témoins du visage du Christ présent dès que la dignité de l'homme est en jeu, proche des plus faibles quand ils se mettent debout, quand ils résistent et aussi quand ils échouent.

Notre foi en Jésus-Christ ressuscité est source. Elle trouve toute sa vitalité dans notre désir de retrouver le Dieu qui nous

fait vivre aux côtés de ceux qui s'engagent, qui cherchent, qui luttent pour que chaque homme puisse manifester sa dignité, son espérance. Et ce sont ces rencontres, ces temps partagés, qui alimentent la source et lui donnent de nouvelles saveurs au fur et à mesure qu'ils s'inscrivent dans une fidélité.

A nous d'être des témoins qui n'avons pas à gérer un patrimoine mais à générer une espérance...

Là où notre désir d'une vie plus belle nous a guidés, nous captions cette source ; quand des hommes et des femmes s'unissent pour résister à la tentation de baisser les bras, quand ils se donnent la force et les moyens de grandir dans la dignité. Nous nous sentons engagés dans cette marche où nous rencontrons Jésus-Christ, eau vive pour notre vie.

Mais nous ne pouvons oublier toute la difficulté, aujourd'hui, de partager cette espérance chrétienne dans un monde où

l'on est témoin de tant de violences et de tant d'impuissance à lutter contre tout ce qui écrase l'homme. Et quand quelquefois nous sommes renvoyés aux limites par ceux qui perdent pied ou par nos propres incompréhensions face à certaines situations, quand l'eau se trouble, nous nous tournons vers ce Dieu qui n'a jamais fini d'espérer en l'homme.

Nous sommes heureux de vivre cette aventure d'amour, quelquefois inquiets de là où elle nous entraîne, souvent émerveillés par la force créatrice que nous puisons là où sa trajectoire ne se maîtrise pas...

Cette aventure prend sens et consistance grâce à ce que nous recevons des femmes et des hommes rencontrés sur le chemin, grâce à ce Dieu que nous cherchons dans les tourbillons de la vie et l'épaisseur de l'histoire humaine, grâce à une pierre roulée au matin de Pâques.

En mission... l'emploi, l'entreprise, le droit

François FOUQUART

François Fouquart, inspecteur du travail, est, comme laïc, en relation avec l'équipe MDF de Chambéry. Nous souhaitons recueillir son témoignage. Croiser chaque jour les réalités de l'entreprise, les licenciements, les plans sociaux, le droit du travail c'est rejoindre fortement notre monde d'aujourd'hui.

Inspecteur de travail depuis quinze ans, j'ai eu la chance de connaître, avec trois affectations successives, des réalités de travail très différentes, passant de Lyon au Limousin, pour revenir dans les Alpes.

Cela a été l'occasion d'apprendre, que même si les conditions de travail dans la métallurgie limousine sont identiques à celles de la métallurgie savoyarde, les rapports entre les hommes sont eux très différents, parce qu'ici marqués d'une histoire ouvrière profondément ancrée, d'un sens du collectif développé et là, marqués

de la valeur individuelle du travail propre au montagnard.

Etre inspecteur du travail, c'est bien sûr faire appliquer la même règle de droit en Limousin ou à Lyon, mais est-ce suffisant, d'une part, et réaliste, d'autre part ? Cette règle de droit qui doit être la même, dans son application d'une région à l'autre de l'hexagone, malgré des différences économiques, culturelles très importantes, est déterminante pour faire vivre notre démocratie.

Quand en plus, on sait que le droit

du travail, résulte, en grande partie, de conquêtes sociales, et qu'il est en mouvement constante, l'inspecteur du travail, par sa fonction dans la société, est bien l'un de ces gardiens de notre démocratie.

Au XX^{ème} siècle, s'il est un lieu où se jouent les valeurs démocratiques, c'est bien celui de l'entreprise, véritable creuset où se confrontent la logique économique qui, pour être efficace doit confisquer le pouvoir au plus grand nombre pour le concentrer sur quelques-uns, et les valeurs démocratiques mettant les hommes, les femmes, à égalité.

Ces valeurs démocratiques, pour moi largement teintées d'humanisme issu directement de mon éducation et de ma foi chrétiennes, sont bien au départ de ma motivation pour occuper la fonction d'inspecteur du travail.

Pourtant, très vite l'inspecteur du travail se rend compte que la règle de droit n'est pas encore suffisante pour faire vivre au quotidien et à tous, ces valeurs de Liberté, d'Égalité et de Fraternité, parce qu'il n'est pas le seul acteur, loin s'en faut, et que l'environnement social et judiciaire dans lequel il est immergé est déterminant pour son action.

Comment, en effet, imposer le droit d'expression dans une PME où le personnel, essentiellement ouvrier, a toujours connu des relations de type féodal avec un patron de droit divin ?

Et là, comment imposer la négociation avec des représentants syndicaux qui ne représentent plus qu'eux-mêmes parce que depuis des années prévaut la récompense au mérite individuel (promotion, salaire,...) ?

Sans parler, au cours de ces dernières années, de la chape de plomb qu'a été la menace permanente sur l'emploi et à laquelle n'a pas échappé l'inspecteur du travail soumis au chantage à l'emploi par les employeurs, certes, mais aussi parfois par les travailleurs eux-mêmes, préférant se priver de droits fondamentaux (tels que le respect de l'intégrité physique, la durée du travail, le droit à une représentation collective) mais garder leur emploi. Il y a donc lieu d'aller au-delà de la simple observation ou non de la règle de droit pour prendre en compte les situations réelles, de travail, de précarité, d'exclusion et placer les uns et les autres en face de leurs responsabilités d'homme debout. Comment faire, si l'on ne peut développer de projet

pour l'homme, si l'on ne peut être à l'écoute, au plus prêt des situations de travail et si l'on ne peut par différents moyens agir pour faire évoluer ces situations ?

Ce projet pour l'homme, il est nourri par ma foi chrétienne, en premier lieu, qui me permet d'espérer en l'autre, qui me permet de croire, malgré tout, en la victoire de l'amour et des forces de vie sur les forces de mort. Cela ne veut, évidemment, pas signifier béatitude et naïveté face aux situations : il est clair que l'employeur qui méprise non seulement toute règle de droit mais dont le comportement n'obéit qu'à une stricte logique économique (ou une simple logique de pouvoir, dans bien des cas), au mépris de l'homme, ne trouvera auprès de moi que rejet de toute demande d'aides financières et sanctions pénales. Mais cela, fort heureusement, ne concerne qu'une partie d'employeurs dont le but premier est l'enrichissement personnel, quels que soient les moyens à prendre.

Avec la majorité d'entre eux, petits ou grands, il y a un espace où le conseil, la médiation, la négociation permettent réellement de faire évoluer des situations, même s'il s'agit toujours de compromis, mais l'essentiel est bien que l'homme soit consi-

déré autrement qu'un simple capital associé au capital financier, et que sa condition ne soit pas la simple résultante de la santé économique de l'entreprise. La fonction d'inspecteur du travail n'est donc pas qu'une simple fonction de contrôle, contrairement à l'image, qu'en général, l'on se fait, mais une fonction qui nécessite diverses connaissances (juridiques, économiques, techniques), qui peuvent être mises au service d'un projet pour l'homme et comme dans tout métier, c'est ce projet qui donne la force de se battre au quotidien, qui transcende les outils dont on dispose. Bien sûr, ce projet doit être nourri, d'autant que l'inspecteur du travail est un homme (ou une femme) seul(e) dans l'accomplissement de son travail ; seul à décider, sur la zone géographique où il intervient, de l'organisation de son temps, seul à décider, après analyse de la situation, du meilleur levier à utiliser pour la faire évoluer, seul à faire face à une demande d'assistance de plus en plus forte, dans un contexte d'affaiblissement syndical. Alors, bien sûr, les difficultés rencontrées, les constats d'impuissance, les récupérations en tous genres faites par les uns ou les autres (c'est tellement facile

"d'utiliser" l'inspecteur du travail pour arriver à ses fins), font que l'enthousiasme, le projet idéalisé originel, s'émeussent quelque peu au fil du temps.

Il est donc essentiel de trouver des lieux de ressourcements si l'on veut porter son projet, et ces lieux existent qu'ils soient confessionnels ou non : tout d'abord, les inspecteurs du travail ont la possibilité de se retrouver au sein d'une association née à leur initiative, mais qui regroupe aussi des magistrats et d'autres praticiens du droit du travail (universitaires, médecin du travail, consultants,...) et dont le but est de développer une éthique professionnelle axée sur la protection de l'homme au travail, à l'image des travaux réalisés par son inspirateur, le Dr Villermi, qui a dénoncé les conséquences néfastes pour la société du travail des enfants au siècle dernier. Ensuite, nombre d'entre nous, animé d'une foi chrétienne, trouvent des lieux de ressourcements au sein de différents mouvements ecclésiaux tels que l'ACO, l'ACI, la Vie Nouvelle, la MDF, CVX ou même le Renouveau. De tels lieux sont aussi l'occasion de rencontrer d'autres chrétiens vivant dans le monde du travail (ou en dehors) et de partager ces situations

de travail (ou de non-travail) de plus près encore. Ils sont aussi, bien sûr, des lieux de partage d'une même espérance. Pour moi, c'est à travers ces lieux que je peux recentrer l'homme au coeur de mon action.

Fort de tout cela, la solitude professionnelle mais aussi humaine de l'inspecteur de travail est non seulement très atténuée mais le projet qu'il porte est nourri, transcendé et il peut, à son tour, apporter, partager l'espérance à d'autres qui en sont trop souvent dépourvus. C'est dans ce sens que je vis mon métier comme une mission.

Comme toute véritable mission, elle doit donc s'adapter dans l'environnement dans lequel elle s'inscrit, et pour ce qui concerne l'inspecteur du travail, c'est d'abord l'environnement économique, lequel, dans nos sociétés est en perpétuel mouvement, du fait du développement technologique, du développement des communications, des bouleversements politiques qui ont entraîné une mobilisation de l'économie. Tout cela n'est pas sans conséquences sur l'homme, puisque c'est tout cela qui a fait de lui, ce que l'on appelle un exclu, c'est-à-dire un individu qui non seulement se trouve sans travail, mais

qui, en plus, n'a aucune chance d'en retrouver parce que la machine ou le travail asiatique l'ont supplanté, ou tout simplement parce que l'âge, le manque de qualification, la fatigue ne lui permettent plus d'être dans cette fameuse course à la productivité.

La problématique d'aujourd'hui, et pas seulement pour l'inspecteur du travail, bien sûr, est bien là : comment freiner, inverser, cette machine économique qui s'est emballée, qui fabrique de plus en plus d'exclus et qui asservit le plus grand nombre ? Ce n'est, bien entendu, pas en attendant tous les jours la venue d'un nouveau Messie qui viendrait nous sauver que le problème se résoudra. Non ! C'est bien en ayant une autre lecture des dossiers, des situations, des "cas" qui se présentent à nous, qu'une simple gestion de ces dossiers ou de ces situations. Cette autre lecture permet d'interpeller l'autre sur les conséquences pour l'homme de l'action qu'il engage ; par exemple, les départs en pré-retraite, très demandés, par les employeurs et les salariés concernés peuvent être source d'exclusion si ces personnes sont remplacées par d'autres hyper-diplômés, créant ainsi encore moins de place

pour les non-diplômés, les handicapés ou les étrangers (à l'inverse, ces pré-retraites progressives peuvent permettre aux anciens de former des plus jeunes sans qualification, en voie d'exclusion) ; pour imposer cela le rôle des partenaires sociaux et de l'inspecteur du travail est essentiel. Autre exemple, la réorganisation d'un atelier pour être plus productif, ne va-t-elle pas entraîner de l'exclusion pour ceux qui ne pourront suivre ? Là encore, il y a lieu d'intervenir sur l'analyse des conditions de travail (pénibilité accrue, situations de stress,...), sur l'accompagnement de formation à mettre en place. Tout cela peut être réalisé si le personnel l'impose et arrive à dépasser la simple revendication salariale ou le chantage à l'emploi, et si l'inspecteur du travail le propose, y compris avec une aide financière à la clé.

Oui ! le plus urgent, le plus important est de se dégager, chaque fois que cela est possible (et ça l'est plus souvent qu'on ne le pense généralement), de la stricte contrainte économique pour mettre en avant l'homme et faire en sorte que le travail ne soit pas qu'un gagne-pain contraignant, avilissant, mais un élément

de la construction de l'homme debout, qui, de surcroît participe à l'oeuvre commune, au service de son prochain.

Je trouve regrettable que cet objectif tellement simple que pour beaucoup il est devenu utopique, mais que beaucoup de chrétiens (et non-chrétiens) mettent en

pratique au quotidien, dans leur vie professionnelle, ne soit plus mis en avant, développé par notre Eglise, car il y a là, me semble-t-il, matière à faire Eglise, à développer la notion d'alliance de Dieu avec son peuple, notion tellement fondamentale dans nos sociétés où seul compte le culte de l'individu.

Histoire de jeune, dans l'histoire d'un peuple

Cécile CHAVANNE

Cécile Chavanne a fait en septembre 1994 sa première rentrée scolaire, comme institutrice, dans la banlieue parisienne. Elle participe de façon régulière aux activités du Service-Jeunes de la Mission de France. Au moment où elle entre de plain-pied dans la vie professionnelle, "dans le monde des adultes", nous lui avons demandé de relire son itinéraire, au fil de son expérience humaine et ecclésiale.

«... Parce que nous ne sommes pas habitués au bonheur dans notre existence et que nous sommes portés à nous dire qu'il est réservé aux autres plutôt qu'à nous.»

C'est ce que Van Gogh a écrit un jour à son frère Théo, et qu'un cousin m'a envoyé cette année en guise de "carte de vœux", comme un appel à prouver le contraire.

Trois lignes qui me parlent particulièrement, sans doute parce que je les ai crues parfois, parce que j'aurais pu les dire ou les penser très fort à des périodes douloureuses, mais qu'aujourd'hui je les sais mensongères et destructrices ; que surtout je suis persuadée que le bonheur est accessible à tous et non réservé à une élite, et qu'il se construit de toutes petites choses.

Je me crois capable aujourd'hui de relire et de relier entre elles ces fameuses "petites choses" qui font ma vie, ces événements et ces ruptures qui donnent sens à ce que je suis et crois et qui me font dire que le bonheur et la joie sont en moi, bien accrochés quoi qu'il arrive. Ces lieux et événements fondateurs qui m'ont construite m'ont rendue progressivement plus proche du Christ, capable de "l'approcher" personnellement, non plus dirigée par l'habitude et les rites. En effet, née dans une famille catholique, d'une mère très convaincue, je crois que je me suis longtemps laissée guider, sans grande réaction ni désir individuel. Pourtant, je n'ai jamais "lâché", jamais rejeté cet héritage reçu de mes parents, et le jour est venu où j'ai enfin cherché une réponse au : "Pourquoi je crois ?" Celle-ci s'est faite jour au regard de nombreuses expériences, de rencontres, de discussions, au cours desquelles j'ai puisé mes raisons de croire, et de vivre dans celles des autres. En fait, j'ai longtemps cherché dans l'humain mes sources de joie, j'avais soif de rencontres, de partages, de rires, de chants à tue-tête et l'aumônerie rurale à laquelle j'ai appartenue adolescente, a bien rempli, je crois, son rôle de découverte de la commu-

nauté. C'est à cet égard simplement que je parlerai d'expérience d'Eglise, car pour moi, "à cette époque", la réalité d'un Dieu fait homme, mort et ressuscité pour le salut de l'humanité malgré sa faiblesse, n'était encore pour moi qu'une croyance d'ordre intellectuel. Par contre, je mesurais déjà l'importance qu'a pour moi aujourd'hui la conscience d'appartenir à une Eglise plurielle, faite d'individus différents, trouvant chacun une réponse personnelle à l'appel du Christ en eux, touchés de façon particulière par une parole de chair qui résonne de mille sons ; à une Eglise qui n'échappe pas aux tensions, parce que vivante et en marche.

Je n'avais pas eu "l'idée" d'ouvrir la Bible seule, ou très peu. Je n'avais de la prière qu'une toute petite expérience, lorsque des amis de lycée m'ont fait découvrir le MEJ (Mouvement Eucharistique des Jeunes). C'est là d'abord que j'ai appris à reconnaître Dieu dans la vie de tous les jours, que j'ai découvert que les autres me disaient quelque chose de Lui, le Père, et cette conviction est profondément ancrée en moi aujourd'hui. Même si à côté, toute proche, la violence se déchaîne et rappelle que

le monde est aussi un champ de bataille, à toutes les échelles humaines, cette certitude de savoir Dieu à l'oeuvre en chacun (et même dans le plus pourri : quelle folie !) me font espérer et trouver la vie belle, tout simplement ! Belle malgré toutes les injustices, les blessures individuelles, les guerres inadmissibles, belle parce qu'aux mains des hommes et non sous la responsabilité d'un être immanent qui déciderait des destinées. J'aime l'idée que chacun a son rôle à tenir pour construire l'avenir, et que si la souffrance a une place dans notre monde, elle n'y aura peut-être pas le dernier mot. Je livre ici un texte "revu et corrigé" des Béatitudes, et dans lequel je me retrouve car il remet l'homme face à sa responsabilité de participer à la construction du Royaume :

«Heureux ceux qui divisent,
car ils seront les maîtres,
et qui détruisent,
car on reconnaîtra leur force,
ceux qui font la guerre et fabriquent
des armes :
toute puissance leur sera donnée...
Ceux qui frappent et blessent
car ils seront respectés,

ceux qui se font craindre
par leur capacité de désunion,
car rien ne s'opposera à eux.

Mais non, dit Jésus,

HEUREUX CEUX QUI REALISENT LA PAIX
Non pas ceux qui se soumettent
et se plient en bêlant,
non pas ceux qui nivellent
les difficultés.

Mais heureux ceux qui résistent
à toutes les puissances de division
et de haines

qui sont à l'oeuvre dans le monde.

Ceux qui n'acceptent jamais d'être séparés,
ceux qui n'ont pas peur de se ridiculiser
pour sauvegarder l'unité,
ceux qui sont source
de réconciliation
et d'apaisement au coeur
des tensions.»

Mission difficile, certes, mais sûrement pas inhumaine si chacun admet avec humilité qu'il ne "changera pas le monde", mais qu'il peut contribuer à son niveau à le rendre meilleur, à triompher des multiples "petites morts quotidiennes".

Ma découverte de la Mission de France est récente, et j'évoquerai simplement quelques éléments de mon cheminement au "Service-Jeunes", car il s'agit d'étapes importantes qui m'ont nourrie profondément et continuent à me faire évoluer.

Devenue animatrice MEJ pour apporter ma pierre à l'édifice, et donner aussi en retour de ce que j'avais reçu, j'ai senti très vite le besoin de relire mon expérience de foi, et surtout de la rattacher à une histoire, afin qu'elle s'y éclaire d'un nouveau sens. Je ne parle plus là de mon histoire personnelle mais bien de la grande histoire des chrétiens, à laquelle il me semblait fondamental de me relier. Je me suis donc inscrite au "Parcours de Croyants" organisé par la Mission de France, et j'y apprendis à découvrir mes racines depuis maintenant deux ans, à rencontrer de grandes figures de la Bible qui croisent mon chemin et qui ont inauguré le leur, différent mais parfois, au fond, similaire du mien ; des hommes qui comme moi ont fait l'expérience de l'exaltation, du désespoir, de la confiance, du découragement, de la mort même, malgré la foi.

Certains week-ends restent particulièrement gravés en moi, certains textes m'ont été une révélation (douloureuse parfois mais porteuse de sens), tel celui où, le Livre redécouvert (2 Rois 22), la Parole chemine et quitte le Temple par une chaîne de témoins qui la porte jusqu'au peuple. J'ai été touchée par ces hommes prêts à risquer une Parole audacieuse, une Parole de conversion, sans savoir si elle sera accueillie et rejetée, et j'y vois là la confiance que Dieu fait à l'homme d'annoncer sa voie "gratuitement", car qui peut prévoir la portée du message transmis ? Pour moi, c'est d'abord une folie de compter sur nous pour annoncer le Royaume et je me rends compte combien la tâche est difficile, mais aussi combien elle me comble, au-delà des blessures.

Il m'a été donné récemment de prendre la mesure de ma petitesse et de mon impuissance à intervenir sur les événements du chemin de l'autre et je sais à présent que quoi que je fasse, cet autre a été créé libre de faire ses propres choix. La parole, le geste, l'attitude que je risque alors peuvent aussi bien être source et révélation, que tomber dans le désert et y crever. J'ai dans le coeur le visage de Delphine, avec laquelle

j'ai habité l'année dernière, avec laquelle je n'ai finalement pas partagé grand-chose, si ce n'est l'appartement, mais nous étions tellement différentes ! Delphine s'est suicidée au début de cette année 95, après plusieurs tentatives que nous avons considérées comme des appels au secours auxquels nous avons tenté de répondre de notre mieux, je crois. Cependant elle ne nous appelait pas, nous, mais Erwann, le garçon dont elle était amoureuse et sur lequel elle avait fondé tout son équilibre. Celui-ci parti, conscient peut-être d'assumer la charge trop lourde d'être tout pour quelqu'un, elle était subitement confrontée à une absence insupportable à laquelle elle refusait de croire, et a préféré disparaître dans un "néant sans fond". Sans espérance de quelque ordre que ce soit, elle croyait, je le sais pour en avoir parlé avec elle, à une mort définitive et sans lendemain.

Dans cette épreuve, c'est A., une amie très chère, qui a su trouver les mots pour me "remonter". Son frère à elle s'est suicidé voici deux ans, et c'est dans ce chaos, dans cette blessure ouverte qu'elle a su puiser les mots de l'espérance, signe pour moi que l'Esprit est à l'oeuvre...

La question de la Bonne Nouvelle, annoncée à tous mais reçue, ou reconnue par si peu, n'a pas encore trouvé de réponse en moi, et me laisse démunie face à la souffrance et à la désespérance que s'infligent parfois les gens eux-mêmes. J'ai pressenti très tôt que je ne pourrais rien pour Delphine, si ce n'était lui montrer que son désespoir et son inaction me peinaient, lui montrer, et lui dire surtout que je la croyais capable de puiser de nouvelles forces dans ce vide. Mais comment pouvait-elle croire à de belles sonnettes ? Je me rends bien compte à présent, qu'il s'agit là, finalement, d'une confiance et d'un amour de la vie qui ont à voir avec le Divin, avec la "graine de moutarde" de la parabole, cette chose minuscule à partir de laquelle tout se construit et renaît.

Si la mort de Delphine m'a d'abord révoltée parce que je la ressens avant tout comme un immense gâchis, je sais aussi qu'elle m'a fait grandir. J'aurais aimé pouvoir dire "stop !" à sa propre liberté et lui asséner ma vérité, ma foi en l'homme et en ma force intérieure, à laquelle Dieu n'est pas étranger ; mais je comprends pourquoi les choses ne se sont pas passées ainsi et

aujourd'hui, je dirais "tant mieux", malgré tout, même si le "tant pis" ne me quitte pas...

(...) *«Avant, je refusais d'accomplir les tâches qui se présentaient à moi, de m'élever degré par degré vers cet avenir. Mais aujourd'hui, où chaque minute est pleine de vie, d'expériences, de luttes, de victoires ou de rechutes, suivies d'un retour à la lutte, aujourd'hui, je ne pense plus à l'avenir : Il m'est indifférent de faire ou non de grandes choses, parce que j'ai l'intime conviction que de la réussite ou de l'échec il sortira toujours quelque chose.»*
(Etty Hillesum, "Une vie bouleversée", journal 1941-43, Le Seuil, Paris, 1985, p. 32-33.)

Cette attitude de recul et d'humilité, j'essaie de l'avoir aussi en classe avec "mes" CM2. D'une conférence faite par le Père Peticlerc, je garde un credo :

- je crois en toi qui que tu sois (et je ne te changerai pas)
- j'espère avec toi que tu réussiras ta vie
- je t'aime, parce qu'en toi je reconnais un visage de Dieu. Je sais que je peux être signe pour toi, mais je respecte ta liberté et je ne changerai pas à moi seule le cours du monde.

C'est bien ainsi.

Itinéraires variés

Les laïcs, membres de l'Association Galilée, ont l'habitude de se réunir tous les ans à Pontigny. Cette fois, en 94, ils ont consacré une session entière au partage et à l'écoute réciproque des chemins spirituels de chacun et de chacune. Certains des témoignages ci-dessous viennent de cette session.

Pierre CHAMARD-BOIS

Il est un âge où l'on enseigne ce que l'on sait, mais il en vient ensuite un autre où l'on enseigne ce que l'on ne sait pas : cela s'appelle chercher. Vient peut-être maintenant l'âge d'une autre expérience : celle de désapprendre, de laisser travailler le remaniement imprévisible que l'oubli impose à la sédimentation des savoirs, des cultures, des croyances

que l'on a traversés... nul pouvoir, un peu de savoir, un peu de sagesse et le plus de saveur possible.

Roland Barthes

Quand je recherche les racines de ce qui me fait vivre, c'est dans le présent, et non le passé, que je les trouve. Certes, des rencontres, des livres, des films, des événements ont jalonné mon parcours, mais leurs contours me sont devenus flous. L'essentiel est qu'ils sont devenus comme une partie de

moi-même. Toujours en cours d'assimilation, continuellement réensemencés par la nouveauté du présent. Mes racines ne sont pas pour moi des fondations ou des assises, mais la fine pointe de ce que je peux découvrir aujourd'hui de l'essentiel. Ce qui me semblait bien solide il y a quelques années m'apparaît maintenant comme relatif, contingent, presque insignifiant. Métamorphose secrète, libération inattendue, intensification de la vie.

Parler de racines, c'est, pour moi, parler à partir d'images élémentaires, de figures. C'est dire des mots pour qu'entre eux une parole puisse se murmurer. Les mots sont des pièges : il ne faut pas s'y arrêter. Seule compte l'inflexion, l'hésitation ou la retenue. La parole vraie ne peut advenir que quand je retiens mon souffle. L'essentiel est qu'elle se tienne au plus près de ma vie, comme un père ou une mère au plus près de l'enfant : présente et silencieuse. La parole vient dans le silence qui enveloppe ma vie, dans la contemplation de l'ordinaire.

Première image : le regard d'un enfant qui découvre le monde qui l'entourne. Regard de l'enfant qui prend religieusement

dans ses mains la fleur minuscule que l'adulte a écrasé sans la voir. Ce regard exprime au mieux le bonheur que j'éprouve quand je découvre à neuf ce qui m'entoure. Il ne s'agit certes pas de retourner en état d'enfance. C'est impossible, et ce n'est pas désirable, car l'enfance n'est pas un paradis perdu, et pour moi elle se rappelle souvent en souffrances. Mais il s'agit de regarder ce qui est familier, ceux que je connais si bien, comme si c'était la première fois. *Ce que nous savons des choses et des êtres nous empêche de les voir.* Pour me laisser surprendre, il me faut oublier le plus possible ce que je crois savoir, le désir de prévoir ce qui va arriver, il me faut baisser les défenses pour me laisser saisir par l'inattendu. Faire a priori confiance, retrouver cette inconscience qu'une éducation prévoyante et précautionneuse a tenté de faire taire. Pour oublier, il a fallu d'abord apprendre, observer, réfléchir ; entasser, accumuler, recycler. C'est essentiel : pour vivre, il faut croître. Un autre essentiel m'attendait en chemin : pour vivre il m'est donné de croire. Et croire est le contraire d'utiliser mon savoir pour me protéger ou pour dominer. Croire c'est perdre pied, c'est faire confiance à un autre pour ne pas perdre souffle. Croire advient

dans la tempête, quand la vie ne tient qu'à un fil, à un mot encore jamais osé. Un fil qui ne retient rien, mais qui relie à un autre. Un mot qui n'a pas de sens, mais qu'un autre peut faire mon nom. Je ne sais pas comment.

C'est dans le silence que l'invisible se détache. Mon quotidien est une orgie de bruits, d'informations, de rencontres, d'images et de paroles perdues. Combien de vies faudrait-il pour que chaque instant soit le premier, pour que chaque visage soit unique ? Quand je passe des heures devant une toile, ou devant quelques lignes d'Écritures, ou encore plongé dans quelque musique sublime, j'ai le sentiment de me tenir au seuil d'un monde infini. Que j'aimerais que chaque moment de la vie soit vécue sur ce seuil ! Comment faire pour que chaque regard soit contemplation, que chaque parole soit récréation, que chaque voix soit déclaration d'amour ?

Deuxième image : aperçue un jour à la télévision, d'un pays où l'on meurt de faim : une mère berçant dans ses bras le cadavre de son enfant qu'elle n'avait pu arracher à la mort. Cette image est devenue pour moi comme une icône de ce que nous

sommes : incapables d'empêcher ceux que nous aimons de partir. Image crucifiée révélant les deux faces de toute chose : souffrance et amour. On ne peut se séparer de l'une sans perdre l'autre, sans se perdre. Accepter d'aimer, c'est me préparer à de grandes souffrances. Mais refuser d'aimer c'est inexister.

Image aussi de la solitude, car en ces moments, comme en celui de ma propre mort, personne ne peut, ne pourra m'aider si ce n'est d'être là, impuissant, silencieux, accompagnant. La solitude est une route incontournable. C'est même pour moi le seul chemin qui rend possible un amour qui dure. C'est en terminer avec le rêve de se perdre dans l'autre ou de perdre l'autre en moi. La solitude est heureuse si elle s'accompagne d'une Présence, à distance, comme une attente. Elle fait mourir si elle se résout en abandon. Je ne vis pas la solitude dans l'isolement, mais, au contraire, dans le compagnonnage. Je crois que seules des solitudes, reconnues et respectées, peuvent se rencontrer, peut-être dialoguer. Des solitudes qui ne cherchent pas à se remplir de l'autre, mais qui reconnaissent à l'autre ce jardin secret qui lui permet de vivre debout, libre. Jardin inaccessible, et pourtant déjà habité

par un Inconnu.

Troisième image : à la gare de ma ville, des hommes affalés, devant les voyageurs qui passent. Les visages marqués par l'alcool, les corps couturés de cicatrices, souvenirs de bagarres absurdes. Permanents dans un lieu où on ne fait que passer, déjà là quand je prend le train aux aurores, encore là quand la nuit avancée me voit débarquer du voyage. Ils connaissent les habitués, et les saluent.

Image de ce que peut engendrer cette course folle à la richesse. Quelles joies les fait encore sourire ? Ils sont si différents, et pourtant si proches par leur dignité. Par quels chemins sont-ils passés ? Une voie qui n'est pas si éloignée de toutes ces vies désorganisées, fragiles de ces hommes et femmes que je rencontre dans mon centre de formation. Beaucoup tiennent parce qu'ils ne sont pas seuls, qu'il subsiste encore un bout de solidarité familiale ou de voisinage. En quelques semaines tout peut basculer : combien d'années faudra-t-il pour remonter la pente, si un jour c'est possible ? Toute cette violence retournée contre les personnes, il faudra bien qu'elle éclate au grand jour. C'est sans doute déjà le seul moyen

d'en sortir. Notre société est bâtie sur du sable. J'ai peur de l'avenir.

Et pourtant quel témoignage que toutes ces vies apparemment brisées, et qui continuent de vivre, au jour le jour, peut-être par habitude, mais aussi par une force qui peut traverser la souffrance ! Elles sont pour moi des sacrements d'humanité. La question du sens de ma vie passe par elles. Je sens Dieu proche de ces croisements impossibles de souffrance et de bonheur. Il n'y a pas de vies pour rien, ratées, pour qui aime.

Je reviens toujours à la même question : qu'est-ce qu'aimer ? Ce que longtemps je croyais être l'amour n'est qu'une vague lueur de ce que je pressens. Les amours humaines, quelles soient d'amitié ou conjugales, ne sont que balbutiements par rapport à un Amour que je devine, mais que je cherche toujours trop loin, alors qu'il doit être si proche. Un amour qui aime totalement dès le premier regard, sans raison, sans projet. Un amour qui ne se déclare pas pour capter un amour en échange, mais qui est attention simple, vigilance discrète, souffle retenu. Un amour qui colorie un peu chaque geste, chaque regard, chaque parole. S'abandonner dans la confiance dans l'autre

qui est lui-même abandon. Je voudrais que l'amour de Dieu soit comme une empreinte en moi.

Silence, solitude et amour sont les ri-
vières souterraines de ma vie. Le reste, bien
que chair de toute vie, ne vient qu'après : la
mission, la justice, la solidarité... Pour la
route je n'ai que deux bagages : un Nom
écrit dans un Évangile et porté par des vi-
vants, et la saveur de l'Amour. Cela devrait
suffire pour retarder le figement, peut-être
pour une vie éternelle.

Merci à ma femme et à mon fils sans
qui ces mots n'auraient pas trouvé leur
poids.

Merci à St Augustin, Michel de Cer-
teau, Jean Calloud, Paul Beauchamp, Chris-
tian Bobin, Paul Beaudiquey et tant d'autres
qui m'accompagnent sans le savoir tout par-
ticulièrement ces dernières années.

Maryno BODINIER

Qu'en est-il de ce que je crois ? Je ne
sais par quel bout prendre la question tant
mes convictions ont été bousculées au fil des

années et tant je redoute de me payer de
mots !

J'ai été frappée tout dernièrement par
la parole du Christ à Thomas : «*Cesse d'être
incrédule. Soit croyant.*» «Sois» c'est un ap-
pel à se dépasser, à se mettre en mouve-
ment. Tout le contraire d'un constat puisque
c'est un impératif ! «Croyant» un verbe au
participe présent qui demande une participa-
tion, une action au présent. Ce n'est ni dans
le passé ni dans l'avenir que cela se passe. Il
s'agit de croire aujourd'hui et ici même !
Quel défi !

Croire n'est en rien pour moi un ac-
quis. Je me sens de la race de ces «hommes
de peu de foi» qui accompagnaient le Christ.
La découverte de la Bonne Nouvelle de
l'évangile n'a pas été dans mon itinéraire un
éblouissement, mais plutôt une question qui
ne se clôt pas : «*Et toi qui dis-tu que je
suis ?*»

Un pas en a entraîné un autre ; une
réponse a suscité une nouvelle question !
Croire a été au départ une décision de cher-
cher Dieu avec le désir de ne pas me figer
dans des certitudes. J'ai choisi de m'embar-
quer avec une part de risque comme dans
toute relation d'amitié ou d'amour quand il
s'agit de croire en la parole de l'autre sans

autre preuve que la confiance offerte. Ma foi est marquée par le doute, mon credo est fait de questions même si j'ose en dire quelques axes. Je suis traversée par le désir et la soif, l'inquiétude et l'inconfort. *«Dieu, toi mon Dieu je te cherche, mon âme a soif de Toi»* (ps 63).

Ecrire ce qui est mon credo c'est d'abord mettre des silences entre les mots mais c'est aussi me risquer à répondre à ce «sois croyant». Galilée me propose un exercice difficile, j'ai mis des semaines avant «d'accoucher» cet acte de foi ! Je mesure bien l'écart entre ma vie quotidienne et cette foi qui la ressource... Mais puisqu'il s'agit de soif et de source... j'ose dire... «Je crois».

Je crois en Toi Dieu de Liberté...

Depuis Abraham tu te fais connaître comme celui qui dérange nos habitudes : *«Quitte ton pays...»* Depuis Moïse tu nous arraches à nos complicités et tu t'engages dans un chemin de libération pour ton peuple : *«J'ai vu la misère de mon peuple...»*.

Dieu d'Amour...

Avec Osée tu nous révéles ton amour fou pour tout homme au delà de ses infidéli-

tés *«Mon coeur en moi se retourne, toutes mes entrailles frémissent»*. Tu es un Dieu qui croit en l'homme !

Je crois en Toi Jésus Homme de Nazareth

Venu vivre tout simplement la vie d'un charpentier de Palestine, sans bruit, sans éclat, renversant les images d'un Dieu tout puissant.

Jésus Homme Libre Ta parole est libre, farouche, contagieuse!

Tu bouscules les conventions sociales ou religieuses. Tu rencontres ceux qui sont mis sur la touche, la samaritaine, le publicain, le lépreux, Zachée et la femme pécheresse... Pour toi aucune porte n'est définitivement fermée, tu n'enfermes pas chacun sur son passé, tu ouvres le chemin de la vie. Ton regard est liberté et tendresse offert à tous.

Ta parole est bonheur !

Ta parole est béatitude, route de bonheur pour les affamés de justice et de paix ;

Tu n'as pas enseigné une religion qui mortifie l'homme et le mutilé. Ta vie nous dit Dieu, un Dieu-Père attentif qui ne condamne pas mais qui aime. Tu nous révéles le visage divin de l'homme et le visage hu-

main de Dieu !

Homme de la croix et de la vie

Tes choix de vie t'ont conduit à la mort. Ton corps en croix est un scandale comme les corps de tous les torturés. Tu nous invites à te reconnaître Fils de Dieu jusqu'à cette mort en croix.

Tu es ressuscité. Là non plus tu ne t'es pas montré triomphant et c'est sans protocole que tu t'es fait reconnaître. Vivant, présence sur le chemin d'Emmaüs, brûlure au coeur, brèche dans les portes closes de toute peur... Ta résurrection n'a d'autre preuve que ce qu'en ont dit tes compagnons et l'ensemble des croyants qui au long des siècles en portent témoignage : Tu es Vivant !

Je crois en Toi

Esprit de Dieu

Souffle qui respire en toute humanité... Souffle de vie qui féconde l'histoire ! Soif qui creuse en nous le désir de Vérité et de paix ! Murmure qui traverse nos silences et nos doutes ! Feu d'amour qui nous embrase ! Vent - ouragan ou brise légère - qui souffle où il veut et nous appelle à franchir les frontières ! Parole qui libère et ouvre un possible ! Source qui invite à l'action de grâ-

ce quand nos yeux s'ouvrent et reconnaissent le Vivant ! Trace de fraternité qui fait éclater toute frontière et nous apprend à devenir solidaires !

Je crois avec tous les hommes d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Nous sommes un peuple en marche appelé à ne pas se résigner face à la misère et à construire un monde de fraternité universelle... Comme Eglise nous n'avons pas le monopole du visage de Dieu, nous sommes invités à être signe de la bonne nouvelle au-delà de nos insuffisances. Je crois être de ce peuple au coeur dur et à la nuque raide que Dieu aime comme un fou !

Je crois que nous sommes de la race de Dieu, celle des Vivants !

Régis CHAZOT

Quel Christ annonçons-nous ?

De quel Christ vivons-nous ?

Depuis longtemps, une phrase de l'évangile m'a marqué et attiré :

«Lève-toi... et marche !»

Le Christ qui s'approche de celui qu'il rencontre : le Christ attentif, tendre, intime.

Celui qui souffre attend, celui qui a mal espère une caresse, une parole, un geste... il a besoin de chaleur.

Celui qui souffre souhaite apprivoisé.

La souffrance crée une barrière, la maladie construit un mur entre le malade et celui qui va vers lui.

Ces murs ou barrières peuvent être brisés, cassés, entrouverts.

«Lève-toi et marche...»

Ce qui m'attire, dans cette phrase, c'est cette présence du Christ, c'est l'intimité avec celui avec qui il est, c'est son attention, sa tendresse.

Cette délicatesse crée le lien, noue la relation, fonde une complicité.

Ce regard, cette attention considère l'autre.

«Lève-toi» parce que tu existes, parce que tu es, parce que tu comptes pour moi.

Ce que je tente d'entreprendre, dans chaque relation, c'est ça : apprivoiser l'autre pour devenir intime avec lui, et me lier à lui.

Echanger, s'intéresser, laisser parler l'autre qui dit son univers, ses inquiétudes, ses joies, ses peurs...

Cette attention est toujours fondatrice.

Quelle que soit la manière d'apprivoiser (la parole, le regard, la caresse, la chanson...), je crois que ce lien tissé est source d'énergie, de force pour combattre...

En somme, nouer des relations épaisses, pleines, riches, vraies avec ceux que je côtoie tous les jours, c'est ça ma manière d'être témoin et disciple du Christ.

Parce que la Plénitude, la Vérité, la Richesse sont de Dieu, sont du Christ.

Le Christ Parole de Dieu, Verbe du Père, Prophète du Très-Haut...

C'est ce Christ que je souhaite redire, que je souhaite annoncer.

Et je crois que notre conception, notre façon d'entreprendre notre Mission, notre Pastorale de proximité dans nos quartiers, dans nos vies professionnelles, prennent leur source dans cette idée de lien, de relation, de relais.

L'annonce de la Parole ne peut pas être qu'une proclamation, qu'une communication (même si elle est bien faite).

Je pense ou je «suppose» qu'elle doit prendre chair, qu'elle doit s'incarner dans une histoire, dans un chemin commun, dans un compagnonnage.

Peut-être est-ce un péché d'orgueil ? Peut-être que je ne crois pas assez à l'Esprit ?
Le Christ de la crèche nous trace la route.

Olivier CHAZY

Vingt ans, c'est le temps qui m'a été donné pour apprendre la fraternité avec les exclus, les maltraités de l'existence.

C'est beaucoup et c'est peu. Je le prends pour un cadeau, j'ai été ainsi placé dans une sorte de commencement perpétuel, école d'humilité et de persévérance. Avec les faibles moyens dont je disposais, je n'ai pas su faire de miracles et j'ai parfois persévéré contre toute raison.

Au fil des ans, des valeurs profanes se sont mêlées aux valeurs dites religieuses. Je cherche aujourd'hui à rendre compte de mon engagement autant par le service rendu que par les valeurs qui le fondent.

L'évangile me paraît d'un tel absolu qu'il est quasi incompatible avec nos grands systèmes et nos affaires ecclésiastiques. L'institution Eglise me paraît faiblement ca-

pable de relever les défis spirituels de son temps. Ambiguïtés devant le Nazisme, ce mal absolu, impuissance en Bosnie, au Rwanda. Plus étonnant, elle me semble parfois manifester de l'allergie à l'évangile comme si le vieux conflit des origines, de Jésus à l'institution de son temps, n'en finissait pas de resurgir.

Je ressens l'irrésistible sécularisation de notre temps, ce qu'elle dissout, ce qu'elle rend possible. A force de chercher son chemin loin des traditions de l'Eglise, on peut vraiment s'égarer. Je me prends à aller à la recherche des sources qui font vivre, de toutes les sources.

L'exclusion n'est pas seulement affaire de partage et de proximité, c'est un combat. J'ai beaucoup milité dans ma vie. Les grandes ferveurs populaires m'ont donné une vraie jeunesse, encore parfois j'y reviens. J'ai aimé côtoyer l'intransigeance des militants politiques, la passion des latino-américains. Toutes ces ferveurs sont un puissant levier pour l'action.

«Le long combat pour la justice épuise l'amour qui lui a donné naissance (...) dans la clameur où nous vivons l'amour est

impossible et la justice ne suffit pas».

Cette citation de Camus évoque puissamment l'amplitude du chemin à accomplir : des commencements fervents, irréalistes et dangereux aux aboutissements privés de leur source dans la clameur.

Camus trouve un jour une issue :
«Aimer le jour qui échappe à l'injustice et retourner au combat avec cette lumière

conquise».

Je ressens ces textes comme une quête douloureuse et éclatée, séculière aussi, proche de mon chemin mais trop désespérée. Je n'ai jamais perdu confiance ainsi, ni perdu le contact avec l'amour des commencements ni trouvé les combats si fermés mais quelques fois, souvent même, m'irradie joie et fraternité.

Retrouver les sources

Nicolas RENARD

Dans l'article précédent "Itinéraires variés", nous avons transcrit des témoignages. Nicolas Renard, membre de l'Association Galilée et l'un des animateurs de la session d'été de Pontigny, propose une relecture d'ensemble des contributions.

Les textes que nous avons écrits frappent par leur richesse et leur variété. Variété des itinéraires personnels, des sensibilités, des approches de la question posée, des styles enfin, au point que toute tentative de reprise peut sembler vouée à l'échec ou au moins au risque de réduire considérablement ce que nous avons écrit.

Et pourtant une lecture approfondie de ces papiers m'amène à penser que des éléments communs s'en dégagent, de nature à donner une identité assez forte et originale à notre groupe. Derrière la diversité des itiné-

raires, je discerne des attitudes partagées qui donnent à notre façon d'être dans la foi une coloration particulière.

Mon intervention comportera deux parties :

- . Dans un premier temps, je retiendrai quatre thèmes, dont les trois premiers s'enchaînent. Ils me semblent caractériser fortement notre démarche.

- . Je poserai ensuite quelques jalons sur le chemin d'une réponse à la question de savoir si nous participerons ou non d'une spiritualité propre.

Ce travail n'est pas nourri d'expressions reprises des textes. Il s'en verra ainsi allégé mais aussi rendu plus subjectif.

Un premier trait commun pourrait être l'importance que nous accordons à la **rencontre**. Quand nous avons à dire les sources qui nous animent, nous renvoyons de façon quasi générale à des personnes que nous avons croisées sur notre chemin. C'est évidemment la famille, mais ce sont aussi un très grand nombre d'autres personnes que nous avons rencontrées dans des circonstances très diverses. Elles nous ont marqués par la qualité de leur engagement, personnalités très médiatiques ou, plus proches de nous, tels les prêtres de la Mission de France. Mais les personnes qui nous ont marqués, ce sont aussi les «cabossés» que la société tient sur ses marges en France ou dans le Tiers-Monde. Ce sont enfin les «incroyants» ou des personnes d'autres traditions spirituelles avec lesquelles nous nous sommes sentis en phase et qui nous ont permis de nous transformer.

Notre foi n'a pas mûri dans la seule intériorité. Nous la sentons liée à tous ces visages qui nous ont marqués et qui ont été source, chacun à sa façon.

Et parmi ces rencontres, il faut enfin évoquer des figures de la Bible, de l'Ancien ou du Nouveau Testament. La Bible n'est pas pour nous en priorité un recueil de sagesse. Nous y trouvons d'abord des hommes inscrits dans une histoire et dont l'expérience nous dit quelque chose aujourd'hui.

Les autres sont au cœur de notre démarche de foi. Mais ils le sont – et nous abordons ici le deuxième thème – par les mises en question qu'ils ont provoquées. On pourrait parler de **dessaisissement**.

Ces rencontres nous déstabilisent et nous mettent en question. Elles nous transforment et nous percevons alors que ce que nous vivions avant ne va plus de soi. C'est la rencontre des paumés qui ébranle notre perception de la société. C'est aussi la découverte de personnes d'une autre culture qui relativisent ce que nous croyions jusqu'ici. Ou bien encore ce sont les sciences humaines qui critiquent nos représentations de l'homme. Nous accédons à un nouveau regard qui bouleverse nos assurances. Nous sommes dépossédés de ce qui jusqu'ici allait de soi. Une métamorphose se produit.

Il y a là une expérience importante

que nous mentionnons de diverses façons mais qui nous est assez commune. Et c'est dire que notre foi ne peut être statique. Elle est une aventure, un parcours que nous avons suivi. Chacun d'entre nous a son histoire et le temps en est un élément constitutif. Nous mentionnons notre héritage mais nous disons aussi de quelle façon nous l'avons dépassé. Notre foi n'a pas grossi comme le corail à partir des sécrétions qui le recouvrent. Nous valorisons au contraire la fragilité des déplacements dans lesquels nous avons été amenés à baisser les défenses. Héritage et dessaisissement : ces deux aspects contradictoires sont profondément liés dans nos cheminements.

C'est dire enfin l'importance de l'authenticité. Nous ne voulons pas payer de mots ni tricher avec ce qui nous arrive. Nous tenons à vivre les choses en vérité et à avoir une parole vraie.

Peut-être est-ce à partir de cette expérience de dessaisissement que nous accédons au sentiment du **mystère**. C'est le troisième point.

Les déplacements que nous avons opérés nous donnent en effet le sentiment que nous n'avons pas tout épuisé de la ri-

chesse du réel. Puisque nous avons changé, que nos façons de voir se sont enrichies, nous percevons bien que ce mouvement pourrait se poursuivre et que le réel est plus large que ce que nous en tenons. Il y a encore du nouveau, de l'inimaginé à découvrir... L'expérience de dessaisissement qui nous a marqués provoque notre modestie et nous ouvre à l'inconnu, au mystère. Il ne s'agit pas là du produit d'une réflexion théorique mais du fruit de notre expérience.

Du coup se révèle la limite des mots et peut s'expliquer la pudeur que nous manifestons quand il s'agit de nous essayer à dire ce qui nous fait vivre. Nous sentons bien comme les mots sont insuffisants à dire l'essentiel. Nous mesurons bien aussi la vanité des discours qui prétendent avoir réponse à tout. Nous n'avons pas les solutions ni ne sommes experts. Nous voulons rendre aux mots un poids d'expérience que trop de discours leur ont enlevé. C'est une raison par laquelle certains d'entre nous ont essayé de produire mais ont finalement baissé le stylo faute d'avoir pu trouver des mots qui puissent dire de façon authentique.

Rencontre, dessaisissement, mystère : On pense évidemment au texte des disciples d'Emmaüs. La foi ne nous est pas venue

d'une illumination subite mais elle naît d'une rencontre qui transforme ceux qui la vivent et les met sur la voie d'une réalité qu'ils ne peuvent s'approprier. S'il est des textes sources, celui-là pourrait en être.

Il est enfin un dernier thème qui ne découle pas directement des trois précédents mais qui les accompagne, c'est celui du **mal**. Toujours en effet, nous évoquons cet injustifiable qui prend la forme de la mort, de la souffrance, de la faute ou de l'obscurité. C'est un possible qui traverse nos vies sous les formes les plus diverses et face auquel nous percevons l'inadaptation et l'indécence de beaucoup de réponses toutes faites. Là encore, nous manifestons attention et pudeur. Il y a dans nos vies des temps de passage à vide, de non-évidence, de nuit face auxquels nous n'avons pas de remède-miracle.

Peut-on à partir de tout cela tracer l'ébauche de ce qui serait une **spiritualité commune** de notre groupe ?

Il nous faut certes être modestes dans ce domaine mais il me semble qu'il y a dans ce qui vient d'être relevé de quoi dresser le profil d'une expérience propre qui nous dis-

tingue aujourd'hui d'autres courants dans l'Eglise.

Le premier trait est relatif aux **rapports du profane et du religieux**. C'est une distinction que nous récusons comme telle dans nos expressions. Il n'y a pas une expérience religieuse ou sacrée à côté de celle, quotidienne, du monde profane. Parler de sources ou de racines spirituelles ne nous renvoie pas à un monde spécifique et séparé. C'est de l'expérience de tous les jours que notre foi se nourrit, dans le travail, dans la vie extraprofessionnelle, dans les rencontres les plus diverses qu'elle offre, parmi ceux qui ont des convictions différentes des nôtres.

Le deuxième aspect est lié à ce que nous avons dit sur le dessaisissement. Nos racines ou nos sources spirituelles ne sont pas une richesse intérieure qu'il faudrait protéger des atteintes de l'extérieur. Mieux vaudrait parler d'un vide ou d'un désir que d'une richesse possédée. **Notre expérience de Dieu est liée à ces moments de risque, de franchissement de la frontière, de dé-
possession**. Notre foi ne nous invite pas à nous replier sur nous-mêmes mais au con-

traire à aller vers ceux qui sont différents de nous avec ce que cela implique de transformation de nous-mêmes. Ce mouvement là est au cœur de notre foi et il la constitue.

Notre spiritualité nous fait cheminer plus qu'elle ne nous met en contact immédiat avec Dieu dans l'intimité ou la fusion.

Tout cela donne une coloration particulière à notre expérience de Dieu. L'Incarnation y prend un relief particulier. Dans le Jésus de la croix, c'est l'identité du Dieu tout-puissant qui est en cause. Dieu lui-même accepte de changer et de ne plus correspondre à l'image qu'on donnait de lui. Les expériences de dépossession que nous avons traversées nous aident à pénétrer la façon dont Dieu lui-même se possède. De même ce que nous avons dit sur le mystère peut ouvrir à une nouvelle compréhension de l'altérité ou de la transcendance de Dieu. Il faudrait développer cette réflexion mais on voit comment les sources qui nous abreuvent modifient nos représentations de Dieu et de la foi.

Le troisième trait pourrait concerner l'**universalité**. C'est une question qui nous traverse fortement mais en même temps nous sentons bien la vacuité de beaucoup de

discours sur l'universalité, le salut ou l'amour. Les itinéraires que nous avons parcourus nous ont en effet ouverts à une toute autre expérience de l'universalité, liée à la rencontre authentique de quelqu'un de différent et qui nous remet en question. Nous récusons ainsi l'universalité factice qui réduit implicitement tout le monde au même modèle. L'universalité que nous expérimentons est autre : elle suppose en effet une certaine dépossession qui est la condition d'une rencontre réelle, non réductrice. C'est dans la transformation de nous-mêmes que nous expérimentons le chemin vers l'universalité, non dans des discours édifiants mais vides. La même chose pourrait être dite sur l'amour.

Notre expérience spirituelle – si nous en avons une – nous avertit ainsi sur le **langage**. Nous avons dit les raisons de notre pudeur. Nous les retrouvons ici. Nous nous méfions des termes abstraits et des théories. Nous préférons le récit qui relate la vie. D'autres avaient d'ailleurs déjà fait un peu la même chose il y a deux mille ans...

Je relèverai enfin un dernier trait, celui de notre **rapport à l'Écriture** et j'y vois

d'ailleurs l'occasion d'une question.

J'ai déjà mentionné le fait que nous n'allions pas chercher dans l'Écriture une sagesse ou une vision du monde mais l'expérience d'un peuple qui nous a précédés. Il y a là une source à laquelle nous nous retrouvons fréquemment pour que le monde reprenne une nouvelle fraîcheur. L'histoire du peuple juif et des premiers chrétiens éclaire la nôtre.

Mais on pourrait alors se demander quels sont les moyens que nous nous donnons pour maintenir cette référence. Notre

pudeur nous amène à être discrets sur ce point. Nous en sentons pourtant l'importance. Nous avons dit à quel point le risque est au centre de notre vie de foi. Cette prise de risque appelle, en contrepartie, un retour aux sources. Il y a là une piste à explorer plus avant. Il ne s'agit ni d'élaborer un catalogue de recettes spirituelles ni de se réenfermer dans un système d'assurances mais seulement de maintenir le tissage de nos vies avec celles qui nous ont précédés dans une même recherche de Dieu.

L'équipe de Chambéry :

**... de la mission de prêtres
à la mission portée ensemble avec les laïcs**

L'équipe de Chambéry, c'est trois couples (qui ont chacun des enfants...) ⁽¹⁾ et un prêtre de la MDF. Celui-ci ne les "accompagne" pas ! Un autre chemin de "l'être en mission ensemble" s'invente...

***Evolutions historiques :
d'une équipe sociologique à
une équipe "tous azimuts"***

Notre équipe MDF telle qu'elle se présente actuellement n'a plus grand chose à voir avec celle des origines... sans remonter

jusqu'à celle des PO des grands barrages! Notre mémoire en est pourtant marquée.

Au tout départ l'équipe, dite "hôtellerie", était composée de prêtres qui, au fil des saisons travaillaient, comme cuisinier ou maître d'hôtel dans le sud de la France l'été, ou dans les stations de Savoie l'hiver. Peu à

(1) - professions : Assistante sociale, technicien-animateur radio chrétienne, institutrice en IME, directeur centre socio-culturel, conseillère conjugale (centre de planification), directeur d'une entreprise d'insertion, coursier d'un quotidien de presse.

- engagements divers : Aumôneries LP, associations de parents d'élèves, lieu d'accueil et d'écoute sur un quartier, chrétiens et sida, Aides etc...

- neuf "enfants" au total, de 5 à 18 ans !

peu, ce centre fédérateur "hôtellerie/tourisme" s'est déplacé par la venue de laïcs et de prêtres insérés dans d'autres réalités.

En 1980, l'équipe comprenait ainsi cinq prêtres et quatre laïcs. Par la suite, en 1985, l'équipe a accueilli un prêtre de la MDF envoyé à Chambéry, puis un couple (et leurs enfants) proches de la MDF, venus en Savoie pour des raisons professionnelles. Les questions d'une mission d'équipe se sont reposées de façon plus accrue.

Parallèlement, sur Chambéry, deux équipes de discernement se sont mises en route, offrant à dix laïcs un lieu de réflexion et d'avancée personnelle.

En mai 87, un W.E. d'équipe a permis à chacun de faire le point sur ce qui faisait son engagement missionnaire et ce qu'il attendait d'une vie d'équipe. Il fut décidé l'implantation d'une sous-équipe sur Chambéry : deux couples et un prêtre.

Les années 87 - 89 furent des années de changement : divers mouvements de prêtres et au terme de deux années de discernement, demande de quatre laïcs de participer à la vie d'une équipe MDF. Une série d'événements qui ont conduit à repen-

ser l'équipe, devenue trop nombreuse, en la divisant en deux :

- l'équipe dite "73-74", petit reste de l'équipe hôtellerie (trois prêtres et deux laïques de "Galilée"⁽²⁾)

- l'équipe de Chambéry, formée de deux prêtres de la MDF et de neuf laïcs de Galilée, dont les insertions professionnelles, associatives et familiales étaient diverses. Depuis 88, nous fonctionnons donc de manière séparée et chaque équipe s'est interrogée sur sa propre mission et son fonctionnement. Rien n'est jamais définitivement acquis : c'est ainsi qu'en 94, trois membres de l'équipe nous ont quittés, et nous revoilà plus que sept, dont un prêtre. C'est la vie!

Enjeux de ces évolutions

Ce qui faisait l'unité d'une mission d'équipe s'est, au fil des années, déplacé : d'un attachement à un milieu professionnel marqué par la précarité à une présence "tous azimuts", colorée par les convictions fondamentales qui sont celles de toute équipe MDF.

(2) Au sujet de "Galilée", cf. *Infra* et voir page 78.

L'identité et la mission de l'équipe

Il est intéressant de remarquer que ces mutations successives ont eu des répercussions sur le rapport de l'équipe à l'Eglise locale.

Au départ l'équipe "hôtellerie" a été directement rattachée à la MDF puisque les prêtres transportaient leurs valises au gré des embauches saisonnières. Par la suite, l'enracinement en Savoie a très vite fait surgir la nécessité d'un dialogue avec les responsables diocésains.

L'unité de lieu modifiait notre lien avec l'Eglise et nous demandait de sortir d'une certaine "clandestinité". Il a alors été question d'un "contrat"(avec le diocèse). Fruit d'un dialogue onéreux, ce contrat voulait signifier l'envoi d'une équipe MDF par les diocèses des Savoies. En 1982, une première version a été signée, qui, sans enfermer la mission dans une présence aux saisonniers du tourisme, affirmait bien cette priorité.

Celle-ci est devenue caduque quand une partie de l'équipe a vu le jour sur Chambéry en dehors des réalités touristiques, et avec une participation de laïcs

déterminante.

La question d'une nouvelle mission s'est reposée. Le diocèse de Chambéry se trouvait face à une équipe désormais majoritairement formée de laïcs, qui lui demandait d'être reconnue dans un envoi en mission!

Les insertions professionnelles des uns et des autres étaient variées : monde économique, travail social, professions de santé... Les réalités associatives avaient en commun la lutte contre toute forme d'exclusion (quartier, école, malades...)

A y regarder de près, ces laïcs étaient fortement engagés au service de l'Eglise locale : aumôneries de lycée, principalement les L.P. (depuis 1977), animation d'un appartement d'accueil pour jeunes à travers une vie communautaire (de 1981 à 1989), conseil économique diocésain, Radio chrétienne de Savoie... Mais dans le dialogue autour du contrat, nous nous sommes retrouvés en quelque sorte face à une Eglise qui ne reconnaissait plus les siens!

Ce débat fut en partie tranché par quatre années (1987-91) au service de la paroisse de St. Alban : nous avons alors cherché à répondre aux besoins exprimés par le diocèse (tout en ne mobilisant pas l'ensemble de nos énergies dans ce projet et

en n'identifiant pas la mission de l'équipe à une vie paroissiale). Nous avons aussi coloré cette charge paroissiale de quelques orientations significatives : un habitat prêtres-laïcs marquant, au presbytère, qui s'ouvrait en même temps pour devenir la maison des chrétiens; une présence aux jeunes du lycée professionnel voisin, malgré d'autres besoins (poste vaquant à l'aumônerie du CES). Malheureusement, cette démarche est restée marginale dans le secteur, malgré une réelle coresponsabilité avec les gens de la paroisse dans un partage concret des tâches confiées.

Le contrat actuel entre l'équipe et le diocèse (1991) stipule "une présence aux 25-40 ans". Nous cherchons là aussi à ne pas nous enfermer dans la logique pastorale habituelle mais à garder quelques repères en termes d'écoute, de dialogue avec ceux qui ne partagent pas notre foi.

Si l'articulation à l'Eglise locale n'a pas été toujours simple, le lien au collectif MDF n'a pas été dépourvu d'ambiguïtés non plus pour l'équipe ! En plusieurs occa-

sions des nominations dont les contours n'étaient pas bien ajustés ; le discours des responsables du Conseil, mouvant et évolutif ; l'appartenance de certains laïcs de l'équipe à la fois aux instances nationales⁽³⁾ et locales : autant d'éléments qui ont plutôt renforcé les ambiguïtés plutôt que les lever !

L'articulation prêtres - laïcs

Le passage d'une équipe composée uniquement de prêtres à la configuration de l'équipe actuelle (6 laïcs, 1 prêtre) nous a obligés à nous interroger sur la dimension ministérielle de l'Eglise.

Dès le départ, des prêtres ont été envoyés pour témoigner de l'Evangile dans un milieu de travail sans référence au Christ, en partageant les mêmes conditions de vie et les luttes syndicales de leurs collègues. L'engagement de ces ministres de la Parole était ainsi affirmé comme essentiel à la mission de l'Eglise : signe d'une Eglise qui "se mouille" radicalement dans l'histoire des hommes et qui n'en reste pas extérieure. Le fait que ce soit des hommes ordonnés qui vivent directement sur ces terrains, - et non

(3) Conseil épiscopal de la Mission de France.

par procuration- engage pleinement l'Eglise dans la rencontre et le dialogue avec ceux qui vivent d'autres chemins.

La présence de laïcs dans l'équipe n'a pas eu la même portée. Leur engagement ne pose pas le même signe d'Eglise même si une réelle coresponsabilité prêtres-laïcs est en elle-même significative.

D'autre part, souvent des questions nous ont été posées : *«Qu'est-ce qu'il y a de différent entre les laïcs de l'association "Galilée" et ceux de l'Action Catholique ?»* Elles nous renvoient sur le terrain de notre vocation missionnaire qui prend sens dans l'envoi que l'Eglise a confié à "Galilée". Le but de cette association de laïcs est de permettre à des chrétiens laïcs, hommes et femmes, ayant vocation de partager les intuitions de la MDF et acceptant de s'associer à la tâche missionnaire que l'Eglise confie à la MDF, de répondre à cet appel.

Ce n'est pas pour suppléer au manque de prêtres que des laïcs rejoignent une équipe MDF, c'est bien pour partager la responsabilité de la mission dans la rencontre avec ceux qui ne partagent pas la foi au Christ.

A travers les mutations, quelques constantes!

A travers tous ces changements, nos points de repère communs ont été la solidarité avec les exclus et le dialogue avec ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne. Notre aventure d'équipe a trouvé son sens dans ces directions fondatrices que nous avons cherché, envers et contre tout à ne pas brader. C'est là la constante de nos fidélités.

Etre présents aux réalités quotidiennes, diversement, mais ensemble et en Eglise.

Il était important d'être toujours situés là où des hommes et des femmes vivent, cherchent, aiment ou se désespèrent. Les événements de la vie nous ont amenés parfois à changer de boulot ou de quartier, mais ce sont ces critères qui nous ont guidés dans la durée. L'équipe a été le lieu fondamental où se sont vérifiées la mise en oeuvre de la vocation de chacun et la fidélité collective à la mission confiée.

Une autre dominante a été : "être plutôt que faire". L'expérience nous a appris

que l'équipe est le premier lieu où se forge un type de fraternité, qui soutient chacun dans son aventure personnelle faite de choix, de risques et parfois de blessures. En parcourant de mémoire le chemin de ces dernières années, c'est le sentiment d'être liés les uns aux autres par une solidarité fraternelle qui prend le dessus. Cette conviction ne se décrète pas. Elle fonde la vie d'équipe en en faisant un signe, un sacrement pour aujourd'hui.

Une des caractéristiques de l'équipe Savoie est la diversité! C'est même une des constantes tenaces! Diversité d'hommes et de femmes ayant fait des choix de vie différents : prêtres ou laïcs, célibat ou mariage, engagements professionnels ou associatifs divers.

C'est là la force et la faiblesse de l'équipe : force parce que nous sommes amenés à nous reconnaître, nous écouter et nous rendre proches et solidaires des choix de chacun. Faiblesse parce que la diversité, ce n'est pas simple à gérer, ni au quotidien, ni dans la durée; et que face à la différence, il y a parfois des réactions de défense qui fragilisent une vie d'équipe. Ce n'est jamais acquis!

La mission d'équipe est fondée aussi

dans la vie sacramentelle : nous célébrons régulièrement l'Eucharistie, rendez-vous qui nous remet en mémoire notre raison d'être ensemble qui se reçoit de l'appel du Christ. Par ailleurs, il nous semble important que notre vie sacramentelle ne se réduise pas à ce que nous vivons au sein de l'équipe (participation à d'autres communautés, paroissiales..., monastiques...); mais sans sacrements, l'équipe serait vite desséchée.

En contre-point, les difficultés n'ont pas manqué ! La première est l'absence d'un certain "faire ensemble". Il y a eu pourtant des temps forts où nous nous sommes mobilisés autour de projets ponctuels (responsabilité de St. Alban, célébrations de "Pâques à l'Aube", aumôneries de L.P. ...) Depuis trois ans, nous ne recherchons plus de projets qui nous tirent en avant : notre responsabilité se situe davantage dans une "présence au quotidien" ce qui peut entraîner une difficulté de "reconnaissance" dans la mission de l'équipe. Quand les modèles dominants de l'Eglise locale tournent autour de tâches à remplir, une Eglise "en plein vent" n'est pas toujours comprise - tant au niveau du clergé que des laïcs ayant des responsabilités dans l'Eglise diocésaine.

A propos de la visibilité

Il y a d'une part ce qui se "voit", ce que l'équipe fait : tel rendez-vous, comme récemment autour de la question du "travail", ou tel rassemblement "Pâques à l'Aube" ou encore l'eucharistie du mercredi soir ouverte à tous. Mais la visibilité se joue aussi plus secrètement dans la banalité de chaque jour où nous essayons de rendre compte de l'Espérance qui nous anime. Une telle visibilité ne se cherche pas pour elle-même : elle est ou elle n'est pas!

Nous vivons de fait une mission commune dans des engagements divers. Nous partageons la même exigence d'un projet commun. Notre appartenance à différents collectifs MDF ou Galilée fonde la raison d'être d'une vie d'équipe. Cette mission a aussi besoin d'une visibilité qui se joue sur deux registres : celui de l'Eglise locale et celui du terrain.

Le départ de Brigitte - il y a un an en avril 94 - qui a quitté Chambéry pour rejoindre le projet de la MDF à Pontigny, a été l'occasion de prendre conscience de l'impact de son choix qui était réponse à un appel. Nous avons été témoins de réflexions d'amis qui découvraient à travers cet événe-

ment qu'on ne se donne pas mission à soi-même et que, comme équipe MDF, nous appartenons à un collectif qui nous envoie.

Là, dans la vie de tous les jours, la visibilité est engagée quand, au-delà de nos personnes, c'est une manière de dire Dieu qui est repérée. Un ami proche de l'équipe nous faisait remarquer qu'il lui arrive fréquemment de croiser tel ou tel membre de l'équipe sur le terrain professionnel ou associatif et que ce n'est pas neutre pour lui et d'autres que certaines valeurs y soient défendues. «*Vous êtes sur le terrain et ça nous parle*». C'est une forme particulière de vivre une Parole d'Eglise.

Prêtres et Laïcs coresponsables dans la Mission

C'est aussi en essayant de tracer une nouvelle manière de vivre en coresponsabilité prêtres et laïcs que nous voulons rendre l'Evangile crédible.

Naissance d'une intuition

En 1978, quand des laïcs ont rejoint l'équipe hôtellerie, personne ne savait trop

ce que cela allait susciter! Face à leur demande de partager la Mission, les copains prêtres avaient simplement répondu : «*On n'a pas de théories sur la question, la vie fera le reste !*». Et la vie s'en est bien chargée!

Le partage de la mission de l'équipe entre prêtres et laïcs ne s'est pas faite en termes de revendications mais dans la conviction que cela avait du sens pour l'Eglise et l'avenir de la Foi.

Dès l'assemblée Générale de 1980, l'équipe annonçait : «*Nous voulons exprimer dans la constitution même de l'équipe une diversité de ministères pour que la vie ne soit pas lue uniquement par le biais de ministères ordonnés, hiérarchiques et de surcroît célibataires. L'enjeu en est, comme pour tous, une Eglise à faire naître.*»

La question des ministères

La recherche s'est alors orientée, dans les années 80, en direction des "ministères reconnus". Cette question a été au coeur de notre réflexion d'équipe, non pas de façon théorique, mais à partir de ce que nous expérimentions ensemble d'une solidarité ministérielle. Nous nous sommes interrogés sur

notre responsabilité d'annoncer l'Evangile, découvrant qu'il y avait un terreau commun : une vocation missionnaire de la même souche! Nous avons découvert en le vivant, que le ministère apostolique prend toute sa signification dans une diversité de ministères.

Etre coresponsables nous a amenés à tracer une voie nouvelle, ni dans la symbiose, ni dans le face-à-face mais dans la solidarité.

Au sein de la MDF le débat était ouvert : à la suite de l'A.G. de 1980, des groupes de recherche se sont mis en route. Le contexte global de l'Eglise de ces années 80-85 était marqué par l'ouverture : «*Tous responsables dans l'Eglise*». Sur le terrain des aumôneries, la participation de permanents laïcs (plutôt majoritairement de permanentes) a suscité bien des passions. Plusieurs questions s'entrechoquaient : le besoin de reconnaissance, la place des femmes dans l'Eglise, le cléralisme, l'argent. La réflexion théologique, localement, s'est parfois transformée en rapport de force prêtres-laïcs. Il y avait du débat passionné!

Au sein de la MDF, la recherche du groupe sur les ministères et l'expérience de coresponsabilité d'équipe ont conduit à la célébration de 1982, à Chambéry, où un

"ministère reconnu" a été confié à Marc et Maryno conjointement par l'Evêque de Savoie et par celui de la MDF.

Dix ans plus tard, nous constatons qu'il y a eu là erreur d'appréciation. En voulant impliquer l'Eglise locale dans cette démarche, nous avons suscité un réflexe de défense : *«Pourquoi eux, qu'est-ce que ça amène de plus ?»* C'est l'aspect "reconnaissance" qui a été perçu, plus que la dimension "ministérielle". Cette célébration, tout en ayant été marquante pour un certain nombre de chrétiens a été globalement mal vécue par l'Eglise locale. Il en reste quelques "vieilles casseroles à traîner" dont l'équipe se serait bien passée!

Au demeurant, la mise en oeuvre de ministères confiés à des laïcs a obligé chacun dans l'équipe à approfondir sa réponse à l'appel du Christ : la vie d'équipe s'en est modifiée, des questions nouvelles ont surgi, la signification du ministère ordonné s'est approfondie. Mais l'équipe actuelle n'est plus mobilisée sur cette piste.

Vocation missionnaire de laïcs

La création de l'association de laïcs "Galilée" en 1989 a permis des avancées,

non pas sur la question des ministères, mais sur le registre de la vocation missionnaire et du partenariat prêtres-laïcs. La situation est plus saine! Il y a autonomie d'une association de laïcs attelée à la même responsabilité que la MDF. Reposer cette diversité de ministères dans ce contexte du partenariat permet de sortir de certaines confusions et de creuser à nouveaux frais la place et signification des ministères ordonnés.

Mais du côté de l'Eglise locale, nous avons bien perçu que nous ne mettons pas les mêmes choses derrière les mêmes mots : nous disions "coresponsabilité" et cela s'est traduit dans le contrat, par le terme d'"accompagnateur d'équipe" à propos de Bernard (prêtre) ! Les modèles ont la vie dure! Ce que nous essayons justement d'inventer, c'est une manière de vivre prêtres et laïcs qui ne soit pas du registre de l'aumônier - militants chrétiens. Les laïcs ne sont pas seulement des compagnons d'équipe, mais responsables eux aussi d'une Eglise à fonder, d'une annonce de l'Evangile. Cette aventure nous est commune, la mission est le lieu même d'une coresponsabilité.

Etre appelants

En inventant, chemin faisant de nouvelles manières de faire équipe, de faire Eglise, nous avons constaté que ça intéressait d'autres chrétiens, que c'était contagieux!

D'autres laïcs découvraient la MDF au cours de rassemblements régionaux de "Pâques à l'aube" ou autres rendez-vous du "service-jeunes" de la MDF (une marche en Vanoise, un train pour Assise, un festival de comédies musicales...) dans lesquels l'équipe Savoie s'est fortement investie.

En 1982, un groupe a vu le jour à Chambéry, lieu convivial de partage de vie, de célébration, un lieu de recherche sur la Foi et l'Eglise, qui a tenté de concilier souplesse, ouverture et lien privilégié à la MDF. Un bon nombre de chrétiens en recherche ou en rupture avec l'Eglise ont pu trouver là un espace pour exprimer leurs questions, partager ce qui les faisait vivre, ou pour s'engager dans un service de la foi (aumônerie, appartement d'accueil...)

A la suite du rassemblement national «*Quels ouvriers pour l'Evangile ?*» (1985), deux équipes de discernement ont démarré à Chambéry, permettant à dix laïcs de prendre

les moyens de vérifier en équipe leurs réponses à l'appel du Christ et leurs projets avec la MDF.

Etre appelants fait partie de notre responsabilité collective. Avec un peu de recul nous réalisons que ce type d'équipe prêtres-laïcs parle à nos compagnons d'existence et que l'Eglise leur paraît ainsi moins inaccessible.

De la mission à la reconnaissance... ou la reconnaissance d'une mission ?

Longtemps, nous avons recherché notre identité collective et la reconnaissance du côté d'un "faire" en rejoignant le terrain (territoire) de l'Eglise de Savoie. Mais ce qui fonde notre existence originale, laïcs et prêtres en "équipe de mission", ce qui fonde notre mission n'est-il pas ailleurs ?

Finalement, ce qui nous envoie, comme tout baptisé, c'est le Christ et l'Evangile. Mais ce cadre large est précisé par des priorités qui déterminent les engagements de chacun, à partir de critères propres à la MDF ou à Galilée. Ces orientations nous

sont communes.

Ce cadre permet, sans théorisation particulière, une diversité des situations personnelles ; cependant, au-delà de ces situations, nous vivons une mission commune.

La mission commune ne peut être que confiée : nous sommes envoyés pour être signes missionnaires dans l'Église et dans le monde, aux seuils, aux marges, nomades...

Ce qui est premier, c'est la nature du lien, la référence au collectif, et par voie de conséquence, la nature des exigences et l'interpellation.

Ce qui nous relie, c'est le sens que l'on donne collectivement et dans la durée (équipe) à notre engagement, en référence à ce lien, par le partage de l'expérience, la solidarité, la mise en réseau fraternel.

Annexe

Dès 1989, l'équipe a cherché à définir ses fondements, qui demeurent actuels :

- *La vie d'équipe : un lieu vital pour chacun de nous :*

- *Lieu de partage fraternel et vrai de nos vies quotidiennes.*

- *Lieu de discernement, où se vérifie ensemble la mise en oeuvre de la vocation personnelle de chacun, et la fidélité de tous à la mission confiée à l'équipe.*

- *Lieu de prière et de célébration, où nous prenons le temps d'écouter ensemble*

la Parole de Dieu

- *Lieu de recherche où s'élabore ensemble une réflexion sur la foi et la mission de l'Église, lieu d'invention pour de nouvelles initiatives.*

- *Lieu de mise en oeuvre de la coresponsabilité prêtres-laïcs*

- *Lieu d'élaboration d'une parole publique.*

L'équipe ne se donne pas mission à elle-même. C'est en dialogue avec l'évêque et le conseil de la MDF, et l'évêque du dio-

cèse que s'élabore un projet.

C'est dans la diversité de nos charismes et de nos ministères que doit se mettre en oeuvre ce projet, mais avec l'exigence pour chacun de nous qu'il s'ancre dans nos existences humaines.

• **Lignes de force de notre vie spirituelle :** «*Si tu savais le don de Dieu...*»

• *Ce qui est premier dans la "vie spirituelle", c'est la vie, tout simplement. Ce n'est pas une spécialité religieuse! Il n'y a pas d'un côté la vie spirituelle chrétienne avec ses lois, ses sacrements, sa foi, sa morale, et de l'autre côté le monde avec ses propres logiques. Il n'y a pas l'Eglise et le monde, la foi et la vie, le temporel et le spirituel... Ce dualisme réduit la vie;*

• *La vie spirituelle est action en tant qu'elle est écoute du monde avec ses forces de vie et de mort. Nous accueillons les choses de la vie pour ce qu'elles sont. Le travail, l'argent, la sexualité, la politique, l'art sont les espaces mêmes du travail de*

l'Esprit. Dans cette optique nous ne voyons pas le monde comme mauvais, mais nous le reconnaissons comme don de Dieu.

• *La vie spirituelle est dialogue : reconnaître la part de vérité en chaque homme quel que soit son itinéraire, croyant ou non. Nous ne sommes pas les seuls dépositaires de l'Esprit de Dieu, qui est vie. C'est dans le dialogue en vérité que nous accueillons, que nous découvrons l'amour de Dieu. Un dialogue qui peut nous déstabiliser et nous amener à trouver de nouveaux repères.*

• *Vivre dans cet esprit est pour nous une façon de rejoindre la Bonne Nouvelle qui est pour la Vie. La phrase de l'Evangile de Jean : "Si tu savais le don de Dieu..." continue à vibrer en nous.... Dieu se donne à boire dans la rencontre, le dialogue des différences, les libérations des carcans qui empêchent la vie. Il se donne là où on ne l'attend pas.*

La vocation

Marie-Thérèse WEISSE

Ce texte reprend une intervention à un week-end "Au risque de l'Évangile, compagnons des hommes", proposé à des laïcs par Galilée et la Mission de France.

Marie-Thérèse Weisse est formatrice dans une école d'éducateurs, près de Metz. Il lui était demandé de parler de "la vocation", à partir de son expérience.

A plusieurs reprises, les interventions qui ont eu lieu tout au long de la journée d'hier et ce matin, m'ont fait penser qu'il s'agissait tout autant de témoignage, de mission que de vocation.

Le mot "vocation" n'a pas été prononcé mais il est le fil rouge des histoires personnelles et communautaires qui nous ont été présentées. Je ressens, d'autant plus, la difficulté d'isoler ce mot et le risque de réduire ou schématiser ce qu'il

signifie. Accepter d'en parler pourrait faire croire à un savoir de ce côté-là – je n'en ai pas. Je suis étonnée d'ailleurs que l'équipe d'animation de ce week-end ait pris le risque de me demander une parole à propos de la "vocation". J'ai accepté car ce mot me paraît à la fois piégé et irremplaçable. J'essaie d'en parler pour vous rendre la parole ensuite à ce sujet.

La lecture de certains récits de vocation m'a laissée parfois bien nostalgique.

Je lisais avec quelque peu d'envie ces appels formulés clairement et leurs effets immédiats dans le coeur de l'appelé. J'enviais celui ou celle qui recevait cet appel, autant pour la clarté du message que pour la prompte et confiante obéissance qui suivait. J'enviais ... et je craignais, à vrai dire.

J'ai dû laisser de côté ces images trop fascinantes et, finalement, trop lointaines. C'est par plus de détours, de patience et de lenteur que j'ai essayé de m'approcher de ce que la vocation pouvait signifier.

Je ne ferai pas un récit autobiographique, je vous livre des réflexions à partir de mon expérience, expérience que j'ai confrontée à ce que d'autres en disent : Marcel Légaut, Madeleine Delbrêl, Michel de Certeau ... et d'autres encore.

Cinq points jalonnent cette réflexion :

1. La vocation est une expérience humaine,
2. Elle se vérifie dans la confrontation à d'autres,

3. Elle déplace et rend vulnérable,
4. Elle est la trace d'un visage,
5. Elle se vivifie dans une pratique communautaire.

1. La vocation est une expérience humaine

Dans l'éducation de mon enfance et de ma jeunesse, le mot "vocation" était toujours lié à "religieuse" et désignait des états de vie consacrée ou le sacerdoce. On "l'avait" ou on ne "l'avait pas".

Vatican II vient bousculer cette représentation en parlant de "vocation de baptisé". Cette vocation est revendiquée non seulement par des laïcs, mais par des prêtres, religieux ou religieuses, évêques, comme si elle désignait quelque chose de plus fondamental et décisif que l'état de vie choisi.

Ce mot de vocation est utilisé parfois aujourd'hui encore pour parler de certaines professions : celles de soignants, d'éducateurs, de travailleurs sociaux, mais aussi celles des créateurs, des artistes. Il

n'est plus rare d'entendre maintenant religieux et religieuses parler de leur vocation aussi en termes d'épanouissement humain.

Que dire alors de la "vocation" ?

Ceci, peut-être : qu'elle se présente dans une vie singulière et pour cette vie-là, comme une promesse d'humanité accomplie, promesse à laquelle je consens tout en y ayant pressenti de l'impossible.

Ou ceci : elle est ce sans quoi ma vie ne serait pas vivante.

Ou encore : elle est là où personne ne peut répondre à ma place; elle est un "oui" dit dans la liberté, qui ne s'épuise dans aucune justification extérieure, ni utilité sociale, même si elle pousse au service.

Elle est aussi un "non", un refus de l'inacceptable, de ce qui détruit l'être humain. Et parfois nous commençons par dire "non" car nous savons mieux ce que nous ne voulons pas que ce vers quoi nous tendons.

Elle m'apparaît parfois comme un excès, un pas de plus, une rupture, un changement de cap.

Elle peut être liée à un événement mineur ou majeur dont nous percevons bien que la valeur donnée à cet événement n'est pas dans l'objectivité de son importance, mais dans le sens qu'il a pris en nous.

En définitive, elle est comme une origine : une origine, personne ne la saisit, on peut faire des récits autour, en cultiver la mémoire, mais l'origine ouvre toujours sur un Autre, vital pour moi, infiniment proche et toujours différent. Cet "Autre", pour les chrétiens, prendra le nom de Jésus ou celui de Dieu mais "Il" est aussi sous d'autres vocables pour d'autres, croyants ou non.

Ainsi, parler de la vocation, c'est parler de ce qui n'est pas désignable, objectivable, qui ne peut être confondu ni avec une tâche à faire, une place à tenir, un rôle à remplir, une règle à suivre.

Nous en parlons toujours dans l'après-coup, dans une relecture. On ne peut pas en parler avant, ni vraiment au présent car elle nous atteint au delà des mots, qu'elle se soit présentée sur le mode de l'irruption ou de l'insistant murmure. Nous sommes touchés en secret. Seul le silence permet vraiment de s'approcher de ce point. Pourtant il n'y a pas de vocation sans parole et, pour trouver des mots qui nous permettront la re-lecture, nous acceptons dans un premier temps d'être portés, guidés par les mots d'autres, à condition qu'ils soient vraiment proches de notre expérience.

2. Elle se vérifie dans la confrontation à d'autres

Sur le chemin de la vocation, nous sommes toujours précédés. Même pour Jésus de Nazareth, la vocation de Jean-Baptiste – différente de la sienne – a été importante.

Cette expérience, difficile à nommer, va m'amener à chercher des

rencontres avec ceux ou celles dont je pressens en leur vie une expérience identique. Ces rencontres paraîtront parfois relever du hasard ; elles peuvent être aussi voulues, attendues, patiemment recherchées. Elles me permettront d'entendre, dans la bouche ou sous la plume d'un autre, les mots qui consonnent avec mon expérience. Il s'en suit une reconnaissance plus ou moins vive, plus ou moins rapide. Elle n'a pas toujours la fulgurance qu'a connue Elisabeth Stein, philosophe juive athée, lisant Thérèse d'Avila en une nuit, et déclarant à l'aube : «*C'est la vérité*». Elle est souvent le fruit d'un dialogue amorcé et repris, poursuivi avec un "témoin". Elle est mûrie parfois aussi par la lecture longuement méditée d'un livre, écho d'un chemin spirituel.

Parmi "les autres" auxquels nous pouvons confronter notre expérience, il en est que l'on peut privilégier : ceux qui sont présentés dans les Ecritures, ceux que nous donne la Tradition.

Toutes les Ecritures correspondent à la manière dont les croyants ont essayé

de dire l'expérience divine qui les a saisis. Nous avons là un trésor plusieurs fois millénaire, vivant aujourd'hui au coeur de ceux qui l'actualisent. Les Ecritures me semblent l'indispensable détour parce que, si Dieu nous parle, il se pourrait bien qu'il emprunte notre culture, notre langue maternelle, pour se faire comprendre, c'est-à-dire ces textes judéo-chrétiens entendus, médités, crus, transmis par des centaines et des centaines de générations. Ainsi nous avons les récits de vocation d'Abraham, Jacob, Moïse, de Jonas, Samuel, Jérémie, ceux de l'annonciation à Marie et de la découverte par Jésus de sa mission, découverte progressive, heurtée et radicalement fidèle, modèle majeur, inépuisable, qui dépasse tous nos compromis, nos arrangements et nos vues restrictives.

Ceux que nous présente la tradition : François et Claire d'Assise, Charles de Foucauld ou Thérèse de Lisieux, nous les lisons différemment si nous n'isolons pas tel moment, comme celui de la vocation, mais si nous la voyons dans son développement et sa fidélité, tout au long d'une vie, jusqu'à la mort.

Dans cette confrontation, nous trouverons reconnaissance et différence par rapport à notre chemin propre et, peu à peu, nous apprendrons à dire "je", à risquer une parole singulière, à frais personnels.

3. La vocation me déplace

Un des signes de la vocation est dans le mouvement qu'elle m'a fait faire. Elle me fait quitter une place, parfois comme un pas que je fais volontairement, parfois comme un départ imposé, suivi peu à peu d'un consentement. Ce n'est pas d'un déplacement géographique nécessairement qu'il s'agit. Ce qu'elle me fait quitter, ce sont des certitudes, des acquis, un cadre familier de pensée. Elle m'apprend que mon centre n'est pas en moi, et me voici plus vulnérable, plus démunie. Quelques récits de la Bible nous restituent ce désarroi à l'appel du Seigneur : Je suis petit – faible – Je ne sais pas parler ...

Mais il y a un au-delà à cette faiblesse, cette vulnérabilité. Ce que Braque dit

de l'art : «*Une blessure devenue lumière*», ne pourrait-on pas le dire de la vocation ?

Ce pas en avant, ce pas hors de la routine et des habitudes, est notre première réponse ; et parfois, pour retrouver le sens de ce qu'une vocation a conduit à choisir, il n'y a que les traces de mes réponses qui me redisent encore ce que je cherche, alors que je ne sais plus, je ne vois plus le chemin. Cette quête du sens à partir des traces de réponses ne peut véritablement se déployer sans la lier à la reconnaissance d'un don à l'origine : celui de la vie, d'un amour à recevoir et à donner à son tour.

C'est dans ce regard que je peux découvrir ma vie comme le lieu d'une Action qui n'est pas que la mienne et à laquelle je réponds par l'acte de croire. ⁽¹⁾

4. Elle est la "trace d'un visage"⁽²⁾

Une vie où se découvre la dimension d'une vocation est une vie où, sans pouvoir le désigner clairement dans son sens ou sa signification, apparaît la trace de

quelqu'un, la trace d'une présence, la trace d'un visage. Ce visage n'a pas les traits familiers qui nous rassurent. Il est Celui que nous cherchons ; "l'Orient de chaque vie", comme le disait Jean-Marie Ploux à l'aube du dimanche de Pentecôte 90 ; ce vers quoi chaque vie est secrètement tournée, comme l'écrit Christian Bobin.

A voir comment certaines personnes prennent soin de quelqu'un, on se dit : le souffrant a pris visage en eux.

A voir comment certaines personnes cherchent à faire advenir la justice, on se dit : l'humilié a pris visage en eux.

A voir comment certaines personnes cherchent la libération, la reconnaissance des droits, on se dit : le prisonnier, celui qui est réduit en esclavage, a pris visage en eux.

Tous ces visages : l'humilié, le prisonnier, le souffrant, sont aussi celui du Christ. Si nous croyons cela, et si nous croyons aussi qu'Il est ressuscité, alors, parmi tous ceux qui soignent, libèrent et luttent pour la justice, nous avons aussi

vocation de laisser passer la lumière de la résurrection. La vocation nous délivre d'être activiste, sectaire ou routinier dans nos engagements pour nous conduire – au delà du dire et du faire – à la rencontre avec Celui qui nous a révélé un amour pour tout homme.

5. Elle se vivifie dans une pratique communautaire

La vocation est singulière, elle nous amène à dire "je" en nous décentrant, mais elle ne donne pas d'importance au "moi" : la vérité d'une vocation se reconnaît à ce qu'elle rend fraternel. L'engagement d'une vocation prendra "sa réalité dans le vis-à-vis, dans l'échange et le partage". Elle nous met en route. *«Les autres qui sont nos véritables voyages»*.⁽³⁾

La vérité que je cherche en voulant correspondre à une vocation ne m'appartient pas, elle ne se détient pas, elle se cherche en commun, dans les reconnaissances et les confrontations. Elle ne se capitalise pas, elle ne peut que se partager.

Dans cet approfondissement suscité par le réel des échanges vient une dimension de plus en plus universelle, dimension où s'ouvre toute vie "spirituelle".

Pour reprendre l'image de la "trace", nous pourrions conclure avec cette parole de Levinas : *«La trace n'est pas un mot de plus : elle est la proximité de Dieu dans le visage de mon prochain»*.⁽⁴⁾

Plus imagée encore, cette parole d'un vieux rabbin :

C'est une histoire juive qui a traversé les siècles. Un beau jour, un vieux rabbin demande à ses disciples à quel signe on peut reconnaître le moment précis où la nuit s'achève et où le jour commence.

« — *Est-ce, réagissent les disciples, quand on peut sans peine distinguer de loin un chien d'un mouton ?*

— *Non*, dit le rabbin.

— *Est-ce quand on peut désigner sans peine un dattier d'un figuier ?*

— *Non*, dit encore le rabbin.

— *Mais alors, quand est-ce donc ?* » demandent les disciples.

— Le rabbin répond : « *C'est lorsque, perdu dans une foule, le visage de n'importe quel inconnu vous devient aussi précieux que celui d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une soeur, d'un fils ou d'une fille, d'un époux ou*

d'une épouse, d'un ami ... Jusque-là, il fait encore nuit dans votre coeur ». ⁽⁵⁾

Nous n'atteindrons pas ce jour parfait, mais c'est lui qui appelle notre foi et justifie notre espérance.

Références :

(1) Marcel Légaut "*Devenir soi et chercher le sens de sa propre vie*". Aubier, 1982.

(2) Titre d'un livre de Bruno Chenu "*La trace d'un visage*" Centurion, 1992, où l'on trouvera aussi au chapitre 7 les citations (4) et (5).

(3) Michel de Certeau "*La faiblesse de croire*" Collection Esprit Seuil, 1987, p.9.

Marie du Samedi Saint

Christiane HOURTICQ

Récemment Christiane Hourticq ⁽¹⁾, a accompagné une retraite spirituelle des prêtres de la Mission de France. Aujourd'hui comme aux premiers temps de l'Eglise, "les services sont variés"... Voici une méditation d'Évangile. Une réflexion de femme, sur la discrétion de celle qui a su porter le poids du jour, de bout en bout dans l'aventure de Jésus, et au moment crucial, le passage de ce samedi où rien n'est clair, ouvrant à la Pâque du Seigneur... «Dans l'ordre de Dieu, c'est Dieu qui agit, mais dans l'ordre humain, ce qui assure le passage, c'est l'attente des femmes.»

Arrêtons un moment notre réflexion, notre contemplation sur «**la Vierge du Samedi Saint**». A la vérité, l'Écriture n'en parle guère : elle nous montre Marie au pied de la croix, c'est tout. Ce silence des évangélistes doit-il décourager tout commentaire ? La tradition chrétienne en a jugé

autrement – qu'il s'agisse de la liturgie, de l'iconographie ou des auteurs spirituels. A cette richesse nous allons pouvoir puiser.

Un mot reviendra sans cesse : "**Pas-sage**". Il sera notre fil conducteur. Notre vie chrétienne a pour centre la Pâque du

(1) Des Soeurs Auxiliatrices

Christ, son Passage, et nous allons voir le rôle unique que joue Marie dans ce mystère du passage.

A l'origine de la vie terrestre de Jésus, quand Dieu lui-même se donne aux hommes, quand le Fils passe de son père à notre monde, c'est en Marie que se fait le passage. Sa foi et sa liberté, nourries des Ecritures, rendent possible l'événement, l'accueillent, le portent.

A l'autre bout de la vie de Jésus, quand *il passe de ce monde à son Père* (Jn 13, 1), c'est elle encore qui assure le passage – à entendre ici dans toute sa force pascale. Si l'on prend les choses telles que les présente l'Evangile, telles aussi que les réactualise la liturgie, il y a entre mort et Résurrection de Jésus une sorte de temps vide, où Jésus n'est plus de ce monde, où Dieu semble s'être retiré. Dans l'ordre humain la rupture serait totale, s'il n'y avait Marie, avec Jean et quelques femmes. Marie porte ce passage dans sa foi. La tradition iconographique la représente très souvent recevant sur ces genoux le corps de son fils : c'est le thème de la *Pietà*. Si les chrétiens ont tant valorisé cette image,

c'est qu'elle a un sens très profond. Dieu est mort, et Marie tient dans ses bras un cadavre. En fait, dans notre monde, c'est elle qui "tient", qui assure le lien entre le passé et ce qui est à venir.

Que se passe-t-il pendant ce temps-là ? Au plan humain, l'aventure de Jésus à échoué. C'est terminé. Il faut prendre cela au sérieux, même si nous savons la suite. D'ailleurs, on peut se demander : la victoire de Jésus sur les forces de la mort est-elle quelquefois difficile ? Jésus a échoué et le groupe des disciples est vaincu, désemparé. Ceux qui avaient misé sur Jésus ont perdu.

Pour Jésus, c'est le temps de la "descente aux enfers". L'expression est déconcertante, mais si nous essayons d'interpréter pour aujourd'hui cette affirmation du *Credo*, elle se révèle pleine de sens. Les enfers, pour les hommes de l'Antiquité, c'est le lieu où vont les morts. Jésus est allé chez les morts, autrement dit il est mort pour de bon. Il n'a pas fait semblant de mourir, il est mort d'une mort humaine, il est parti pour l'inconnu, comme nous aurons tous à le faire. Certes, il

savait que «*Dieu n'abandonne pas son ami à la fosse, ne le laisse pas voir la corruption*» (Ps 16), mais il avait à faire confiance, comme nous-mêmes avons à faire confiance devant la question de la mort. La descente aux enfers signifie donc d'abord la réalité de la mort humaine de Jésus.

Elle signifie aussi l'universalité du don que Dieu fait de lui-même. Entre les hommes, il existe toutes sortes de disparités, de discriminations, mais s'il y a quelque chose que nous avons tous en commun, c'est bien la mort. C'est là que Dieu, en Jésus, a choisi de rejoindre tout homme. Le don s'étend à toutes les dimensions de l'espace – ciel, terre, enfers – et à la totalité des temps – puisque, selon la représentation chère à l'époque patristique et aux chrétiens orientaux, Jésus va à la rencontre de ceux qui l'ont précédé, à commencer par Adam et Eve, de qui procèdent toutes les générations humaines.

Pour Marie, ce même temps est celui de la fidélité dans la foi et l'espérance, le temps de l'attente contre toute attente.

Car, que signifie "attendre", quand tout s'est si mal terminé ? Attendre et rester fidèle dans un monde où Dieu est mort : cette formule a sans doute quelque chose à nous dire...

Pour tenir bon, pour effectuer le passage, Marie a-t-elle des appuis ? Quand je me demande quel a pu être son itinéraire à ce moment-là, je pense toujours à une séquence d'une série d'émissions du *Jour du Seigneur* consacrées à la Résurrection de Jésus. Le Nouveau Testament ne parle pas d'apparition à Marie, et le réalisateur a respecté cela. Simplement, il nous présente une femme qui veille, une nuit durant, lisant les Ecritures. Puis au matin elle referme le Livre et dit : «*Il est vivant*». C'est une image qui m'est profondément restée. Je crois qu'il n'y a pas meilleure représentation de ce que Marie a vécu. Son fils était mort : face à l'événement, elle a médité les Ecritures à la lumière de tout ce que lui-même avait dit et fait et, au matin, dans la force de Dieu, elle s'est dit : «*Il est vivant*».

S'il est vrai que le Nouveau Testament ne mentionne aucune apparition à

Marie, très vite la piété chrétienne en a imaginé une. Mais en fait, quand on y réfléchit bien, l'absence d'apparition à Marie a beaucoup de sens. D'abord on peut penser qu'elle n'en avait pas besoin, parce qu'elle avait les Ecritures et qu'elle savait les entendre. Sa liberté savait accueillir l'Esprit de Dieu qui oeuvrait au plus profond d'elle-même.

Et puis, il y a une autre raison, qui a de quoi nous toucher. Marie est passée par le même chemin que nous, qui n'avons pas eu d'apparition du Ressuscité. Nous parlons souvent de ses privilèges, mais elle a eu surtout celui de nous frayer le passage dans la foi. Or celui ou celle qui fait la route n'a pas toujours la tâche la plus facile. Personnellement j'aime bien imaginer que, pour accueillir la Résurrection, Marie a été au même régime de foi que nous. C'est dire que tout cela, elle l'a vécu dans la nuit. Avant nous, elle a dû traverser la nuit. Une belle tradition monastique place toujours un chant à Marie au seuil de la nuit, au moment où il s'agit d'affronter ombres et frayeurs. Marie est passée la première. Elle est notre chef de file.

Dans la fidélité au Nouveau Testament, ce que nous venons de dire à propos de Marie, nous pouvons l'élargir aux femmes. C'est particulièrement net dans la façon dont l'évangéliste Luc présente le passage de la mort à la Résurrection. Dans l'ordre de Dieu, c'est Dieu qui agit, mais dans l'ordre humain, ce qui assure le passage, c'est l'attente des femmes.

Le fait est repérable dans la lettre même du texte. Le passage de la mort à la Résurrection du Christ est indiqué par une série de phrases dont le sujet est toujours "elles". Prenons le récit au moment où Jésus vient d'être enseveli : *«Cependant les femmes qui étaient venues avec lui de Galilée avaient suivi Joseph. Elles regardèrent le tombeau et comment son corps avait été mis. Puis elles s'en retournèrent et préparèrent aromates et parfums et, le sabbat, elles se tinrent en repos selon le précepte. Le premier jour de la semaine, à la pointe de l'aurore, elles allèrent à la tombe portant les aromates qu'elles avaient préparés. Elles trouvèrent la pierre roulée de devant le tombeau, mais étant entrées elles ne trouvèrent pas le corps du Seigneur. Et il advint, comme elles demeu-*

raient perplexes, que deux hommes se tinrent devant elles en habits éblouissants et, tandis que saisies d'effroi elles tenaient leur visage incliné vers le sol, ils leur dirent...» (Luc 24, 1-5). On dirait que le Christ ressuscite à l'intérieur de l'attente des femmes. Luc, qui est un admirable rédacteur, n'a pas écrit cela au hasard.

Lue du côté des hommes, l'histoire nous présente des actes réparables, des noms qu'on retient et des noms qu'on se transmet. Ce qui revient aux femmes, ce sont les longues gestations, les attentes. Cela vaut pour les textes évangéliques eux-mêmes : ils nous sont parvenus sous le nom d'un rédacteur final, mais nous savons aujourd'hui qu'ils ont été longuement portés par des communautés.

Je connais des femmes qui ont trouvé lumière pour leur vie dans ce thème du passage à assurer en portant longuement une situation avant qu'elle ne débouche.

Toute la vie de Marie peut être lue comme "passage". Pour elle aussi on peut parler de Pâque, d'autant plus que les dif-

férents épisodes où les évangiles parlent d'elle nous orientent vers la Passion. Ainsi, lorsque Jésus disparaît trois jours à l'occasion de la fête de Pâque, Marie a du mal à faire le passage. Jésus lui révèle son intimité avec Dieu son Père, mais elle ne comprend pas tout de suite. Elle devra méditer longuement, garder fidèlement toutes ces choses dans son cœur (Luc 2, 48-51). A Cana, alors qu'elle a juste glissé quelques mots pour demander un service, elle reçoit une réponse qui nous semble dure. Mais c'est l'occasion pour elle de poser un acte de foi d'une incroyable audace : «*Faites tout ce qu'il vous dira*» (Jn 2, 5). Vient l'heure de la croix. A nouveau, Jésus lui donne d'être mère, quand il dit à Jean : «*Voici ta mère*», et à Marie : «*Voici ton fils*» (Jn 19, 26-27). Dans cette scène Marie est tout à fait silencieuse et passive, mais quel passage ! Vers une maternité qui ne connaît pas les limites des liens du sang, et qui nous englobe tous.

Aujourd'hui, comme Marie, nous sommes dans une situation d'épreuve, et nous avons des passages à vivre. Nous pouvons la considérer comme un chef de file et nous tenir auprès d'elle quand nous ne savons

plus comment faire. Sur les terrains où ils ont été envoyés, après tous les passages qu'ils ont eus à réaliser, certains sont fatigués. Marie aurait eu de quoi être fatiguée. L'a-t-elle été ? En tout cas, elle a sûrement été douloureuse. Nous avons un

passage à effectuer. Les choses ne sont plus comme avant, il faut accepter une nouvelle donne. On peut mettre du temps à comprendre. Marie la première a eu besoin de temps.

CELSE - "Le discours vrai" contre les chrétiens

ORIGENE - "Contre Celse"

Celse, romain cultivé et philosophe, a écrit «le discours vrai» pour dénoncer le christianisme et particulièrement cette volonté, chez les chrétiens, de partager leur foi au plus bas de l'échelle.

Origène, chrétien d'Alexandrie puis de Césarée, un peu plus de 60 ans après, réfute ces attaques ; il écrit «Contre Celse».

Il ne s'agit pas d'une querelle d'intellectuels. L'environnement est redoutable. Celse écrit en 178 - les persécutions se développent (cf. Blandine, Pothin et leurs compagnons martyrisés, à Lyon, en 177). Origène, dont le père a déjà été exécuté en 202, écrit en 248. C'est le temps des persécutions de Dèce, tout proche de l'exécution de Denys et ses compagnons (cf. Montmartre et la rue des Martyrs).

Il est important pour nous, aujourd'hui, de recueillir ce témoignage de fidélité et d'invention produit par des gens qui n'évoluaient pas en situation de chrétienté.

Celse, à son corps défendant, témoigne de la fidélité des chrétiens à l'Évangile : le salut pour tous et la présence aux plus simples qui en est le meilleur signe.

Origène témoigne de l'invention : en effet c'est comme laïc, au départ et pendant longtemps, qu'il prendra en charge la responsabilité des catéchumènes depuis l'organisation et l'enseignement jusqu'aux visites en prison.

Un tel engagement de laïc (et une belle personnalité) au service direct de l'édification de l'Église va troubler les esprits. Ainsi des évêques vont l'ordonner prêtre ; mais son évêque d'Alexandrie va protester.

Aujourd'hui, sortant de chrétienté, mais encore marqués par ces structures, nous sommes certainement invités à méditer ces fidélités et ces ouvertures.

* * *

CELSE

Le discours vrai Contre les chrétiens - Livre II

37. Voici de leurs maximes : *«Loin d'ici, tout homme qui possède quelque culture, quelque sagesse ou quelque jugement ; ce sont de mauvaises recommandations à nos yeux ; mais quelqu'un est-il ignorant, borné, inculte et simple d'esprit, qu'il vienne à nous hardiment !»*.

En reconnaissant que de tels hommes sont dignes de leur dieu, ils montrent bien qu'ils ne veulent et ne savent gagner que les niais, les âmes viles ou puériles des esclaves, des pauvres femmes et des enfants. Quel mal y a-t-il donc à avoir l'esprit cultivé, à aimer les belles connaissances, à être sage et à passer pour tel ? Est-ce là un obstacle à la connaissance de Dieu ? Ne sont-ce pas plutôt autant d'adjuvants pour atteindre la vérité ? Que font les coureurs de foire, les bateleurs ? S'adressent-ils aux hommes sensés pour débiter leurs boniments ? Non, mais aperçoivent-ils quelque part un groupe d'enfants, de portefaix ou de gens grossiers, c'est là qu'ils plantent leurs tréteaux, étalent leur industrie et se

font admirer. Il en est de même au sein des familles. On y voit des cardeurs de laine, des cordonniers, des foulons, des gens de la dernière ignorance et dénués de toute éducation, qui, en présence de leurs maîtres, hommes d'expérience et de jugement, ont bien garde d'ouvrir la bouche ; mais surprennent-ils en particulier les enfants de la maison ou des femmes qui n'ont pas plus de raison qu'eux-mêmes, ils se mettent à leur débiter des merveilles. C'est eux seuls qu'il faut croire ; le père, les précepteurs sont des fous qui ignorent le vrai bien et sont incapables de l'enseigner. Eux seuls savent comment il faut vivre ; les enfants se trouveront bien de les suivre, et, par eux, le bonheur visitera toute la famille. Si, cependant qu'ils pérorent, survient quelque personne sérieuse, un des précepteurs ou le père lui-même, les plus timides se taisent ; les effrontés ne laissent pas d'exciter les enfants à secouer le joug, insinuant en sourdine qu'ils ne veulent rien leur apprendre devant leur père ou leur

précepteur, pour ne pas s'exposer à la brutalité de ces gens corrompus, qui les feraient châtier. Que ceux qui tiennent à savoir la vérité plantent là père et précepteur, et viennent avec les femmes et la marmaille dans le gynécée, ou dans l'échoppe du cordonnier ou dans la bouti-

que du foulon, afin d'y apprendre la vie parfaite. Voilà comment ils s'y prennent pour gagner des adeptes.

Celse, contre les chrétiens
Ed. Du Siècle, 1926.

ORIGENE

Contre Celse - Livre III

52. Vois donc, après cela, s'il n'y a pas un mensonge flagrant et une comparaison sans aucun rapport dans la parole de Celse : Voici sur les places publiques ceux qui divulguent leurs secrets et font la quête. Or ces gens, auxquels Celse nous assimile, qui divulguent leurs secrets et font la quête sur les places publiques, n'approcheraient jamais, dit-il, une assemblée d'hommes prudents avec l'audace d'y dévoiler leurs beaux mystères. Aperçoivent-ils des adolescents, une foule d'esclaves, un rassemblement d'imbéciles, ils s'y précipi-

ent, et s'y pavanent ! Il ne fait là rien d'autre que nous insulter comme font les femmes aux carrefours à seule fin de se renvoyer des injures. Car nous faisons tout notre possible pour que notre assemblée se compose d'hommes prudents, et alors nous avons l'audace, dans les entretiens adressés à la communauté, de proposer en public nos plus beaux et divins mystères, lorsque nous avons à notre portée des auditeurs intelligents. Mais nous tenons cachés et passons sous silence les mystères plus profonds, quand nous voyons que les

gens rassemblés sont plus simples et ont besoin d'enseignements que nous appelons par métaphore, «du lait». [...]

54. Nous avouons notre désir d'instruire tous les hommes de la parole de Dieu, malgré la négation de Celse, au point de vouloir communiquer aux adolescents l'exhortation qui leur convient, et indiquer aux esclaves comment ils peuvent, en recevant un esprit de liberté, être ennoblis par le Logos. Nos prédicateurs du christianisme déclarent hautement qu'ils se doivent *«aux Grecs comme aux barbares, aux savants comme aux ignorants* ⁽¹⁾.» [...]

56. Vois donc, là encore, un exemple de ses sarcasmes contre nos maîtres de doctrine. Eux qui s'efforcent d'élever l'âme de toute manière au Créateur de l'univers, en prouvant qu'il faut mépriser toutes ces choses sensibles, passagères et visibles, et tout faire pour obtenir la communion avec Dieu, la contemplation des réalités intelligibles et invisibles, la béatitude avec Dieu et les amis de Dieu,

Celse les compare aux cardeurs qu'on voit dans les maisons particulières, aux cordonniers, aux foulons, aux plus grossiers des hommes, qui solliciteraient au mal des enfants en bas âge, des bonnes femmes, pour qu'ils s'éloignent du père et des précepteurs et les suivent. Mais de quel père sensé, de quels précepteurs aux enseignements sérieux éloignons-nous les enfants et les bonnes femmes ? Que Celse veuille bien l'établir ! Qu'il montre, par comparaison, si les enfants et les bonnes femmes qui embrassent notre doctrine en avaient entendu de meilleures que la nôtre, et de quelle manière nous écartons enfants et bonnes femmes de leçons belles et vénérables pour les convier à des pires ? Il ne pourra en fournir la preuve : bien au contraire, nous détournons les bonnes femmes de l'impureté, de la perversion causée par leur entourage, de la folie du théâtre, de la superstition. Et les enfants arrivés à la puberté, que gonflent les désirs de volupté, nous tâchons de les assagir en leur montrant non seulement la honte du péché, mais encore l'état où ces fautes réduisent l'âme des méchants. [...]

(1) Rom 1, 14

58. Ces hommes, d'après lui comparables aux cardeurs qu'on voit dans les maisons, semblables aux cordonniers, aux foulons, aux gens grossiers les plus incultes, Celse les accuse de ne vouloir, ni de ne pouvoir, en présence du père et des précepteurs, rien expliquer de bon aux enfants. En réponse, nous demanderons : de quel père veux-tu parler, mon brave, de quel précepteur ? Si c'est quelqu'un qui approuve la vertu, se détourne du vice, recherche les biens supérieurs, sache-le bien, c'est avec une pleine assurance d'être approuvés d'un tel juge que nous communiquerons nos leçons aux enfants. Mais devant un père qui décrie la vertu et la parfaite honnêteté, nous gardons le silence, comme devant ceux qui enseignent ce qui est contraire à la saine, raison. [...] J'en dirai autant des précepteurs. Détourner de précepteurs enseignant les turpitudes de la comédie, la licence des iambes et tant d'autres choses, sans bonne influence sur

qui les débite ni utilité pour qui les écoute, car ils ne savent pas interpréter philosophiquement les poèmes, ni ajouter à chacun ce qui contribue au bien des jeunes gens, c'est là une conduite que nous avouons sans rougir. Mais présente-moi des précepteurs initiant à la philosophie et en favorisant l'exercice : au lieu d'en détourner les jeunes gens, je m'efforcerai d'élever ceux qui sont déjà exercés dans le cycle des sciences et des thèmes philosophiques, je les mènerai loin de la foule qui l'ignore jusqu'à la vénérable et sublime éloquence des chrétiens qui traitent des vérités les plus élevées et les plus nécessaires, montrant en détail et prouvant que telle est la philosophie enseignée par les prophètes de Dieu et les apôtres de Jésus. [...]

Contre Celse II (Livre III-IV)
Sources Chrétiennes n° 136.

Solidarité, l'avenir d'un héritage - Jacques MILHAU*Ed. Sociales, 1993.*

Présenté par Jean DERIES.

**Jacques Milhau, agrégé d'université
est ancien professeur de philosophie en classe
préparatoire littéraire.
Il est membre du Parti Communiste Français.**

Temps d'insolidarité

Jacques MILHAU nous rappelle que si la société occidentale soumise au régime économique du capital est et a toujours été encline à propager une insolidarité foncière, les luttes populaires et de conquête sociale ont permis d'obtenir des pouvoirs publics l'édification d'un système plus ou moins efficace de redistribution des ressources, de prévoyance et d'entraide.

Mais voilà que nous sommes entrés dans un "temps d'in-

solidarité" : *«Une immense re-composition sociale est en mouvement dominée par l'inégalité croissante des conditions, l'injuste répartition des richesses et par l'arrogant mépris des droits du commun... La déréglementation sociale est devenue un principe d'action officielle... l'indifférentisme social et politique s'empare des gens découragés et déroutés... "l'éternelle nature des choses" et le "droit naturel" révisé imposeraient de mettre au musée des aberrations sociales la tradition républicaine de solidarité et par consé-*

quent son développement économique et social.» (15-16)

Ce triste constat ne concerne pas que la France, où 15 % de la population vit en-dessous du seuil de pauvreté, avec de 3 à 5 millions d'illétrés, mais tout aussi bien la CEE, avec ses 50 millions de pauvres ou les USA qui en comptent 60 millions. L'insolidarité est exportée : dans le monde la malnutrition touche 600 millions de personnes et la famine en tue 40 millions chaque année, dont la moitié sont des enfants.

**Les conséquences
de l'économie de marché**

Jacques MILHAU aborde les questions liées à l'économie

de marché, d'abord celle du travail avec la chute des emplois, l'extension du chômage, les changements de modalités de travail. Il refuse d'y voir une conséquence fatale du progrès technique, et dénonce la solution à ses yeux mystificatrice du partage du travail et des revenus. La même analyse se poursuit au sujet de la formation et de la protection.

Les rhétoriques de la solidarité

Il peut sembler que de nouvelles solidarités prennent le relais sous de nouvelles formes, comme il apparaît avec les mouvements humanitaires. Jacques Milhau distingue la perversion d'une charité business qui se vend par sponsors et mécénat, d'un authentique esprit de solidarité qui peut transparaître à l'occasion d'opérations comme le téléthon, et qui engage par ailleurs associations et bénévolat.

Le passage de l'économie de production à l'économie de

marché génère des **solidarités forcées**, «*solidarité des salariés hyperintégréés, solidarité des consommateurs qui sont source de profits, solidarité quasi féodale des partenaires.*» (51) Tout cela pour aboutir à un "type de développement" qui privilégie l'enrichissement des riches et détruit tous les instruments laborieusement construits d'une solidarité correctrice des inégalités.

L'auteur présente aussi les nouvelles formes de gestion des entreprises qui s'appuie sur «*des exigences nouvelles de la coopération intelligente et instruite dans un travail responsabilisé*» (56). Si le besoin d'une solidarité d'entreprise demeure indiscutable (57) on peut se demander si de telles velléités de solidarité (58) peuvent aller loin en économie libérale.

C'est avec une critique des "rhétoriques de la solidarité", que Jacques Milhau termine cette première partie sur le "temps d'insolidarité." Cette critique touche bien sûr le patronat, mais aussi la sollicitude social-démo-

crate à son égard qui s'est faite au détriment d'une solidarité active en faveur du peuple. Les socialistes «*se sont résignés à la gestion besogneuse de solidarités simulacres sur les décombres de celles que les forces capitalistes ont détruites.*» (66) Cependant c'est aussi un climat idéologique de contestation de la solidarité, qui tend à s'imposer aujourd'hui : selon les libéraux, qu'ils soient individualistes ou sociaux, l'Etat-Providence, cette "machine égalitaire" aurait accru les inégalités. Initiative, mérites personnels, performance, c'est le retour en force des valeurs aristocratiques de l'élitisme.

L'histoire de l'idée de solidarité

Avant de nous dire ce qu'il propose pour sortir de l'insolidarité actuelle, J.M. nous propose de prendre la distance du philosophe qui définit ce dont il s'agit : l'idée de solidarité s'est transformée au cours des siècles, elle ap-

pelle de nouvelles mutations. En lui-même ce concept induit une relation fondamentale d'interdépendance. La solidarité ne concerne pas que l'homme puisqu'elle existe en tout domaine dans la nature. Quand il s'agit des solidarités humaines, le travail philosophique permet de discerner les avatars possibles du concept de solidarité, comme la tentation assimilatrice et réductrice qui «*peut s'expliquer généalogiquement par le fait que le concept de solidarité a trouvé son lieu d'élaboration à la convergence d'au moins trois ordres de significations qui fait interférer les sens juridique, biologique et mécanique ou physique du terme*» (82). Il y a donc une histoire de la solidarité humaine, dont les mutations manifestent en elles-mêmes qu'elle a un sens irréductible, car ces mutations sont inexistantes chez les espèces animales (84). Au contraire des anciennes traditions, les formes modernes de solidarité exigent la valeur d'universalité : «*Elle s'affirme dans*

la reconnaissance raisonné d'un accord possible entre l'imprescriptible indépendance des personnes physiques et une loi de sociabilité qui engage chacun et tous, dans tous les cycles d'échange de services, de soutiens et de secours dont on devrait en principe attendre qu'ils ne laissent personne en-dehors des garanties d'humanité.»

Réalisation imparfaite et litigieuse

Ceci dit, J.M. ne succombe pas à la naïveté d'une générosité universellement partagée dans le désintéressement le plus complet, car en toute collectivité s'oppose le contenu des idéaux d'unité et d'identité : «*Bien que sa réalisation ne soit qu'imparfaite et très litigieuse, cette solidarité originale, générique en droit sinon en fait, n'est jamais aussi authentique que lorsqu'elle peut naître par libre association de ceux qui en apprécient la valeur d'universalité.*» L'avertissement

est clair, une solidarité imposée conduit à l'échec : «*La recherche d'une solidarité unique et commune, qui bien souvent en appelle à la force pour s'imposer, succombe à la tentation d'une universalité abstraite et de la réalisation sauvage d'un modèle exclusif de totalisation qui n'est sans doute que signe de mort*» (85).

On voit ici comment ce philosophe marxiste et membre du Parti Communiste Français se positionne pour éclairer l'avenir de l'héritage : la mutation est le propre de l'homme. L'avenir suppose de se dégager des réalisations passées, en les critiquant. J.M. va le faire en recueillant d'abord le fruit de la réflexion des penseurs qui ont fait avancer cette valeur fondamentale de solidarité. On est mieux à même aujourd'hui de discerner leur insuffisance, mais aussi de constater qu'on a trop négligé certaines dimensions importantes qu'ils ont su mettre en avant. Rousseau, St Simon, Fourier, Leroux, Proudhon, puis Durkheim et jusqu'à

Bergson et Jean Lacroix, en passant par les différents courants du mouvement ouvrier de Guesde et de Jaures, on est ainsi mis devant le long chemin – français – de l'idée de solidarité. (Qu'il me soit permis de me demander si J.M. a une idée des avertissements précoces de Charles Peguy, qui discernait en son temps à quel totalitarisme conduisait le "monisme" de Guesde (son marxisme mal digéré selon Jacques Milhau) (168), qui a eu de trop nombreux héritiers.)

Temps des solidarités en recherche

Dans la 3^{ème} partie, qui traite du temps des solidarités en recherche, le philosophe communiste est sans concession pour les «*systèmes installés du protosocialisme et pour leur pratique de dévoiement de la solidarité... pratiques autoritaires et répressives, ...centralisation sclérosée... bureaucratisme incompétent... Le rejet aura été total d'une so-*

cialisation par le haut dont le résultat fut de reproduire des antagonismes sociaux d'un nouveau genre...» (160). Les termes sont durs : «*le paléo-socialisme aujourd'hui révolu n'a pu promouvoir qu'une solidarité mécanique marquée par le fidéisme imposé, n'a su que féchitiser un droit répressif et aménager un communisme du pauvre dominé par les prêtres d'un collectivisme d'Etat*» (162). (Evidemment, je me suis plu à souligner les termes auxquels nous avons recours sur d'autres terrains et pour d'autres critiques...) *Si donc une nouvelle génération du socialisme peut être conçue, voire espérée... c'est à contre-taille qu'il faut repenser l'entreprise...*» (163)

Le champs est désormais ouvert à la recherche d'une forme inédite de solidarité, celui d'un socialisme moderne, démocratique et humain, affiné, souple et mobile (168). C'est avec un intérêt renouvelé pour les solutions partielles apportées par la République (169), que J.M. écarte un

collectivisme qui a fait se télescoper l'idée de socialisation et celle d'une uniformisation des conditions matérielles et culturelles de l'existence en société. Il ouvre des perspectives en direction de la citoyenneté, de l'auto-gestion. Ce qui me paraît intéressant dans cette partie, c'est moins les solutions proposées, qui couvrent en effet tous les terrains concernés et toutes les dimensions nécessaires, que l'esprit non dogmatique dans lequel elles sont indiquées, avec une ouverture aux dimensions trop négligées de la personne humaine et de sa complexité, comme à la complexité de la réalité de façon plus générale. Jean Lacroix et le Personnalisme ne sont pas étrangers au philosophe qui présente de nouvelles étapes pour le Parti communiste quand il écrit : *Tout en impliquant l'interdépendance des êtres humains, la solidarité n'a de sens que par et pour leur singularité en tant que personne* (215).

Jacques MILHAU met la barre haut : «*La société ne se*

légitimerait vraiment aux yeux des hommes qu'en une démocratie civile faisant de chaque citoyen le point de départ et d'arrivée de son action, l'agent et le bénéficiaire d'une authentique association humaine» (216).

Une création continue avec ses vicissitudes

Peut-on admettre la possibilité de cette mutation radicale ? La question se pose, mais aussi comment penser le passage de l'insolidarité présente à une solidarité libératrice réalisée de proche en proche sur la planète ? Ces questions, bien sûr, sont les nôtres.

Pour Jacques Milhau *«la solidarité ne sera jamais ni un don gracieux ni une béatitude, plutôt une création continue n'échappant pas aux vicissitudes et toujours en sursis de validation» (219)*. Nous voilà donc invités à l'action et à ses risques, loin du fatalisme et de la passivité. Serait-elle en droite ligne ma-

térialiste, une de ces mutations que l'on constate dans l'évolution du monde ? *«L'évolution du monde n'est ni linéaire, ni contenue, ni répétitive tout au long de la flèche d'un temps universellement irréversible. Elle se fait par saccades, elle naît de fluctuations infimes auxquelles succèdent de façon imprévisible des grandes mutations, comme on le voit en biologie, des bifurcations décisives, comme la physique le montre» (217).*

Que devient le marxisme dans ce cours des choses ? *«Des révolutions contemporaines sollicitent une réflexion sur le communisme, bien au-delà de ce que Marx pouvait en penser. Révolution technologique et informationnelle, révolution des formes historico-sociales d'individualité, révolution balbutiante de la reconnaissance écologique, de la problématique bioéthique, d'une relégitimation des rapports mondiaux, toutes ces révolutions interfèrent et n'en font finalement qu'une : la révolution anthropologique à venir*

qui amorce l'ère générique de l'existence de tout l'être humain, et qui fera que chaque individu ait accès au vaste patrimoine d'une évolution à dimension planétaire» (169-170).

Comme on le voit, si nuances et prudence s'expriment largement dans ce livre, son auteur ne manque pas d'optimisme. Cela reste me semble-t-il un problème de fond de savoir comment gérer politiquement l'articulation du personnel et du collectif, l'opposition *des idéaux d'unité et d'identité*. Je ne sais pas si c'est le chrétien en moi qui me souffle que quelque part il faudrait savoir situer le problème du mal. En tout cas sur ce plan comme sur d'autres, notre héritage chrétien s'il s'avère proposable pour la réussite de l'homme n'aura pas d'avenir sans un sérieux travail de notre part. Et dans ce travail, nous sommes en effet solidaires de tous ceux qui mettent en oeuvre leur intelligence et leur action pour que surgisse cet avenir de solidarité.

Jean GIARD

Cinquante ans aux frontières de l'Eglise

De la Mission de France aux Equipes d'Ivry

La présentation de ce livre paru au premier trimestre 1995 correspond particulièrement au thème de ce numéro de la LAC.

Il y a cinquante ans, dans le fracas et l'horreur de la Deuxième Guerre mondiale, était créée à Lisieux dans le sillage de la Mission de France, la Mission de France féminine, devenue depuis : "Les Equipes féminines d'Ivry". C'est l'itinéraire de ces femmes que cet ouvrage étudie.

Elles ont tout quitté, tout risqué pour la classe ouvrière y compris leur Foi. Dans leur diversité, leurs engagements ont nourri, consolidé et transformé le sens de leur Mission d'Eglise.

C'est ce fait que l'auteur analyse : on peut être engagé comme elles l'ont été sans pour autant perdre la Foi et tout en restant pleinement dans l'Eglise.

Entré dans le jardin de la foi comme matérialiste, selon, l'expression d'A. Vitez, l'auteur conclut son étude sur ces mots : «*Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'Espérance.*» C'est tout l'itinéraire de ces femmes missionnaires du Christ dans la classe ouvrière.

L'ouvrage comporte trois parties :

La **première** présente des témoignages, où se croisent la vie ouvrière, le Limousin, l'Afrique, l'Algérie. On y retrouve la trace des personnes, les Pères Godin, Augros, Laporte - et bien sûr les membres des équipes.

La **deuxième** partie présente les itinéraires en partant de la guerre, avec l'essor et l'engagement, la rencontre de la réalité ouvrière, les heures dramatiques des prêtres-ouvriers. La guerre d'Algérie, le dialogue politique. Il s'agit d'heures et de faits partagés et non de propos gratuits.

La **troisième** partie est plus une réflexion sur les fondements et l'évolution d'une vocation missionnaire. En fait il s'agit d'une mise en perspectives de documents et de contributions produits au fil des années.

Jean Giard

**Cinquante ans
aux frontières de l'Eglise**

*De la Mission de France
aux Equipes d'Ivry*

L'Harmattan

GALILÉE, c'est

un lieu de Palestine, un lieu de l'Évangile...
où se mélangent races et cultures,
un homme... un scientifique pris dans la tourmente,
entre la modernité et l'Église,

GALILÉE, c'est aussi

une association de laïcs, partenaire de la Mission de France, qui regroupe des hommes et des femmes, célibataires ou mariés, passionnés par le monde d'aujourd'hui.

Ils essayent collectivement d'y être témoins d'espérance et de l'amour de Dieu dans un esprit de *rencontre* et de *dialogue* avec ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne ou qui croient autrement et dans un *engagement solidaire* pour la justice.

CONTACT : Jean SACHET, Apt. 110 - 2 allée Ronsard - 33520 BRUGES
Tél : 56-50-07-84.